

2
DES
HOMMES
TELS QU'ILS SONT
ET
DOIVENT ÊTRE.

OUVRAGE DE SENTIMENT.



A LONDRES,

Aux dépens de l'auteur,

Et se trouve

A PARIS,

Chez DUCHESNE, rue Saint Jacques,

au-dessous de la Fontaine S. Benoît,

au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

*C'EST l'office des gens de
bien, de peindre la vertu, la
plus belle qui se puisse.*

Montagne.



MDCC. LVII.



AVE



je déclar
des gran
bel-air,
des liber
esquels
bonne pa
rage est
ment.
Il y a
nissans



A VERTISSEMENT

nécessaire.



AFIN qu'on ne m'accuse pas d'avoir voulu tromper le public, je déclare d'abord, en faveur des grands, des femmes du bel-air, des petits-maîtres, des libertins, & des dévots, lesquels en composent une bonne partie, que cet ouvrage est un essor du sentiment.

Il y a certains hommes puissans, qui sont d'une hau-

4 AVERTISSEMENT

teur inaccessible, qui ne con-
noissent l'humanité que par
les maux dont ils l'affligent.
Ceux-là ne me liront point.
Un ouvrage de sentiment
ne feroit qu'irriter leur or-
gueil, & leur donner de l'hu-
meur.

Il y a aussi certains pe-
tits monstres indéfinissables,
que nous voyons sans cesse
occupés à promener leur pu-
sillanimité dans des cercles
aussi frivoles qu'eux-mêmes,
à meubler leurs têtes de mi-
nucies, & à déchirer des ré-
putations; ceux-là me liront
encore moins. Tout ce qui
est sentiment les ennuye, les

NECESSAIRE. 3

les excède, & les fait tomber
en syncope.

A l'égard de nos femmes
du grand monde, de nos
courtisanes élégantes, il est
bon & salutaire de leur défen-
dre de jeter les yeux sur cet
ouvrage. Le sentiment leur
affadit le cœur, leur envoie
des vapeurs horribles, & alors
on ne peut pas (décemment)
se dispenser de s'évanouir.

J'avertis encore que je n'ai
point écrit pour ces vertueux
atrabilaires, qui, tout surpris
de leurs prétendues perfec-
tions, osent se regarder com-
me les seuls humains qui
vassent quelque chose. Vrais

6 AVERTISSEMENT

fléaux de la société, ils traitent les plaisirs innocens de crimes; la délicatesse, de bêtise; la tendresse, de lâcheté; la douceur, la compassion, & toutes les vertus sociales, de faiblesses. Le langage du sentiment les étonne; ils le méprisent, & ne l'entendent pas.

(m) Comme toutes les personnes dont je viens de parler sont dispensées, les unes par état, les autres par goût, de se former le cœur & de s'attendrir sur les maux de leurs frères, je me suis cru obligé en conscience de les prévenir. V. 50.

NECESSAIRE. 7

Je finis ce préambule, de peur qu'on ne croye qu'en me donnant pour un ami de l'humanité, je commence par faire la satire du genre humain. On verra que ce n'est point là l'esprit de ma philosophie. Autant il est dangereux d'excuser les attentats qui font panacher la société vers sa ruine, ou les vices qui en corrompent les douceurs; autant il faut être indulgent sur les défauts & les foiblesses qui ne peuvent en détruire l'harmonie.

Et en effet, telle est la nature de l'homme, que ses défauts ou ses foiblesses tien-

8 AVERTISSEMENT

nent souvent à des vertus essentielles.

Je suis homme; &, conséquemment, il est possible que je raisonne quelquefois. Mais de ce qu'étant jeune, on a l'esprit un peu tourné à la philosophie morale; les gens du monde en concluent qu'on n'est point sociable. Ce préjugé mérite bien qu'on cherche à le détruire. Je vais donc parler pour la société; je ferai voir que je la chéris, que je la respecte, que je la crois nécessaire, & peut-être voudra-t-on bien prendre les philosophes pour des hommes sociables. Cette qualité

NECESSAIRE. 9

est beaucoup plus précieuse à mes yeux, que celle d'homme d'esprit. Je ne demande cette dernière à personne, pas même à ceux qui la donnent gratuitement, quoiqu'il soit écrit que tous les gens de lettres, y compris le philosophe, sont autant d'animaux gonflés d'orgueil, voulant toujours connoître & juger les autres, & se dérobant toujours à eux-mêmes.

La société est donc l'objet de ce petit ouvrage, dans lequel j'ai quelquefois osé embrasser de grandes choses.

J'ai écrit tout naturellement ce que je pensois; ainsi

10 AVERTISSEMENT

je ne serai ni surpris, ni fâché, si on me reproche d'avoir écrit avec plus de naïveté que de goût, & d'un stile peu châtié; de m'être passionné trop fortement sur certains objets, de n'avoir point su rassembler sous un même point de vûe, les différens tableaux que j'ai voulu peindre; de m'être trop souvent abandonné à mon imagination, & d'avoir parlé à la maniere des lettrés de la Chine, lesquels dans leurs ouvrages philosophiques, prennent le ton de la déclaration la plus vive, & font usage des figures oratoires

NECESSAIRE. III

les plus brillantes. Avec tous ces défauts , & beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de détailler , un écrivain , si modeste qu'il soit , conserve toujours assez d'amour propre , pour croire qu'il se fera lire des honnêtes gens , s'il parle le langage du cœur & de la vertu.

Que si on me reproche de m'être quelquefois contredit dans le cours de cet ouvrage , je répondrai qu'il est impossible d'éviter les contradictions dans un livre où il est question de peindre les hommes tels qu'ils sont & tels qu'ils doivent être.

12 AVERT. NEC.

C'est pourquoy je prie ceux
qui me liront, de consulter
en certains endroits de ce li-
vre, plutôt leur cœur, que
leur esprit. *Homo enim cum
fis, id fac semper intelligas.*



H C
TELS

DO

CHA

D

mander
neur de



DES
HOMMES
TELS QU'ILS SONT
ET
DOIVENT ÊTRE.

CHAPITRE PREMIER.

Les peuples.

DÈS le premier coup d'œil que l'on jette sur la société, il semble qu'il est naturel de demander si elle peut faire le bonheur de l'homme, par quels

14 DES HOMMES.

moyens elle peut le faire, & elle le fait réellement. La solution de ces trois questions se trouvera fondue dans le corps de cet ouvrage.

Le nom de bonheur retentit partout. On en disserte dans tous les cercles & dans tous les livres. Sans cesse les hommes se proposent mutuellement des moyens de vivre heureux. J'entends la voix des sages. Je regarde ensuite de tous côtés si tant de sublimes génies qui ont parlé à l'univers, n'en ont point changé la face, & je vois toujours des êtres aussi méchants & aussi malheureux.

Il y a des volatiles sans instinct qui parcourent la surface de la terre, sans se mettre en peine de savoir, ni ce qu'ils sont, ni ce qu'ils font, ni d'où ils sont venus, ni où ils vont.

DES HOMMES. 15

se ressemblent à la plus grande partie des hommes.

En effet, la plus grande partie des hommes est celle qui ne reçoit aucune éducation, & qui vit sans aucun principe. Tout ce qui est peuple peut être, ou cruel, ou bienfaisant. C'est un hasard.

Or, si c'est un hasard que le peuple soit cruel ou bienfaisant (ce qui je crois, n'a pas besoin de preuves) il faut rendre de grandes actions de grâces à l'être suprême, de ce que les sociétés subsistent.

Voici un problème qui mérite notre attention : Si la loi naturelle est imprimée dans tous les cœurs, pourquoi les relations de cet être moral sont-elles si différentes dans les esprits des différens peuples ? L'Européen ne tue point le

16 DES HOMMES.

Cannibale de propos délibéré. Celui-ci tue & mange l'Européen, sans scrupule, & sans remord. Il en auroit s'il tuoit & mangeoit un de ses Cannibales, parce qu'il croiroit violer la loi naturelle. Quel contraste !

De tous ceux à qui il manque quelque sens, il n'y en a pas un qui ne souhaite de sortir de son état de privation. Je ne connois que le peuple qui ait la manie de vouloir garder ses maux. C'est un aveugle né, qui n'a jamais joui de la lumière, & qui n'en connoissant pas la beauté, ne se soucie point qu'on lui fasse ouvrir les yeux.

Le monde social a sans cesse à combattre plusieurs ennemis qui semblent travailler de concert à sa destruction ; mais le plus cruel de tous, est le fanatisme. Il ne respecte rien ;

DES HOMMES. 17

Il veut que chacun s'égorge , il veut que tout passe par le fer & par le feu. Il immole à sa fureur peres , meres , époux , freres , amis , & rois mêmes. Rien ne peut le retenir. Il devient plus puissant à mesure qu'il devient plus cruel , & donne la naissance à des monstres plus forts que les loix.

On dit communément que le superstitieux est celui qui a trop de religion. Je pense , au contraire , que c'est celui qui n'en a pas assez.

La société est tellement faite pour les hommes , ils la regardent comme quelque chose de nécessaire & essentielle , que ceux mêmes qui en paroissent les ennemis les plus déclarés , & dont les actions causent des bouleversemens qui semblent tendre à la détruire , manqueroient réelle-

18 DES HOMMES.

ment leur but, si ces bouleversemens la détruisoient en effet.

C'est ce qui fait qu'il y a toujours dans un état des ennemis que le peuple ne connoît point, & qu'il ne peut connoître, sans de grandes révolutions. Ils paroissent tranquilles, & ils sont dans un mouvement perpétuel; ils ne parlent point, & ils agissent; ils affectent un air d'humiliation, & ils regnent despotiquement; ils feignent de protéger les malheureux, & ils ne songent qu'à déchirer le sein de la patrie. Ces ennemis sont par-tout; mais on ne les distingue pas. Ce sont des tyrans invisibles. Ils sont hommes, & ils trouvent le secret de confondre la raison humaine.

J'ai fait, sur la manière dont on traite le peuple, une réflexion qui ne sera peut-être point

du genre
des les
J'ai vu
viande
en jett
je crois
manité
Mais
qu'on a
ple, pu
avec av
ne, fa
façon d
sans s'a
que l'on
sera-t-il
pres à
de les en
er à un
ans l'im
Quand
la mond
cule; c
ent mu

DES HOMMES. 19

du goût des grands. Dans toutes les réjouissances publiques, j'ai vû jetter du pain & des viandes au peuple, comme on en jetteroit aux bêtes féroces; je crois que c'est insulter l'humanité de gaité de cœur.

Mais, dira-t-on, qu'importe qu'on agisse ainsi avec le peuple, puisqu'il prend toujours avec avidité ce qu'on lui donne, sans s'embarrasser de la façon dont on lui donne, & sans s'appercevoir du mépris que l'on fait de lui? Quoi donc! sera-t-il permis de dire des injures à un sourd, parce qu'il ne les entendra pas, ou d'insulter à un muet, parce qu'il sera dans l'impuissance de répondre?

Quand je vois que la moitié du monde tourne l'autre en ridicule; que les hommes s'étudient mutuellement pour par-

20 DES HOMMES.

venir à se tromper & à se nuire ; qu'ils s'occupent à pallier les vices, & à anéantir les vertus, & qu'ils font un art noble de la destruction de l'espèce humaine : quand je pense à tant d'affassinats, de parjures, de trahisons, de larcins, d'infidélités, & de crimes de tous genres ; l'entouffiasme me saisit, je me plains, je gronde, je déclame, je suis tout prêt à haïr le genre humain, & je ne conçois pas comment les sociétés peuvent subsister. Quand je considère des souverains, des législateurs, des loix, une religion, une morale, un ordre civil, un commerce, des peuples soumis & fidèles, des héros patriotes, des magistrats désintéressés : je reste immobile, & j'admire.

CHAPITRE II.

Les rois.

IL semble que l'on doive avoir pitié de la nature humaine, quand on songe à la manière dont se sont formées quelquefois les sociétés civiles. Une petite troupe de brigands se cantonne. Un d'entre eux est élu roi. Quel roi, qu'un homme qui ne possède ni terres, ni revenus, ni maison ; qui n'a pour lui que la lumière du soleil, & les bras de ses bandits ! N'importe ; on construit des cabanes, on pille les voisins, on envahit leurs terres, on enlève leurs femmes, on viole leurs filles ; une ville s'élève & se

22 DES HOMMES

peuple : voilà Rome. Voilà les maîtres du monde.

» Ce chien est à moi , disoient
» ces pauvres enfans ; c'est là
» ma place au soleil. Voilà le
» commencement & l'image de
» l'usurpation de toute la ter-
» re * ».

Lorsqu'en faisant le dénombrement des maîtres de la terre, on trouve si peu d'honnêtes gens parmi eux, & que l'on voit tant de princes dans l'histoire commettre tout le mal qu'ils peuvent, précisément parce qu'ils étoient les maîtres de faire tout le bien possible ; on peut penser ce que feroit l'homme indépendant & abandonné à lui-même.

Si les gouverneurs des jeunes princes vouloient travailler

* Pascal. *Pensées diverses.*

pour le bonheur du genre humain, ils leur diroient tous les jours, que ce sont les hommes qui font les rois, & non pas les rois qui font les hommes.

Je ne fais si je me trompe ; je définis la véritable politique, l'art de gouverner les hommes, & non de les anéantir.

Suivant cette définition, celui-là est nécessairement bon prince, qui ne s'imagine pas qu'il est fait pour regner sur les hommes, mais qui pense qu'il est fait pour les gouverner.

Nous avons vû dans ce siècle un homme qu'on peut appeller le pere de l'humanité, embrasser, comme on dit, toute la nature dans sa bienveillance ; examiner & décomposer les loix de tous les peuples connus ; chercher à découvrir le secret de cha-

24 DES HOMMES:

que gouvernement ; enfin, s'appliquer pendant vingt ans à discuter les intérêts de la nature humaine , pour former le plus beau système de législation qu'il soit possible d'imaginer ; mais ce grand cosmopolite n'étoit ni roi, ni ministre.

L'homme le plus rare , & en même tems le plus nécessaire au monde, est un prince très-bien-faisant , & très-politique tout ensemble. On parcourt pour le trouver tous les empires anciens & modernes, & on voit un HENRI IV, roi de France.

Pour savoir gouverner les hommes , il faut un grand génie ; mais pour les rendre heureux , il faut un grand cœur. Le prince qui réunit en lui ces deux qualités , est le seul qui mérite d'être regardé comme le premier des hommes , & le

D
vrai re
aité.

C'est
monarq
qu'ils o
ques, n
hommes

J'app
lui qui e
nature
porter ,
est toujo
ses sujets
pourrois
IV. Il a
il falloit
perçat c
coin. Ma
notre es
pas enco
qu'il est,
monarque
humaines
les dev
vrai

vrai représentant de la divinité.

C'est pour cela qu'il y a tels monarques dont on peut dire qu'ils ont été de grands monarques, mais non pas de grands hommes.

J'appelle grand homme, celui qui est autant parfait que la nature humaine peut le comporter, & dont l'objet unique est toujours le vrai bonheur de ses sujets. Il me semble que je pourrois encore nommer Henri IV. Il avoit des foiblesses; car il falloit bien que l'humanité perçât chez lui par quelque coin. Mais ces défauts annexés à notre espece, ne le rendent-ils pas encore admirable, en ce qu'il est, pour ainsi dire, le seul monarque à qui les foiblesses humaines n'aient pas fait négliger les devoirs de la royauté?

26 DES HOMMES.

J'appelle grand roi celui qui fait des actions éclatantes , de beaux établissemens , de grandes conquêtes ; qui protege les sciences & les arts , fait regner dans ses états les plaisirs de toute espece ; fait inspirer à ses peuples le respect & la crainte , & fait en un mot avec magnificence tout ce qu'un roi peut faire entant que roi : qualités brillantes qui en imposent au genre humain , mais qui n'opèrent pas son bonheur.

On voit par-là qu'il faut distinguer deux sortes de grandeurs dans les princes : l'une personnelle, & l'autre relative.

En faisant cette distinction, on accordera aussi volontiers le titre de grand homme à notre LOUIS XII. qui n'avoit pas toutes les vertus militaires & politiques , que celui de grand

D
monarque
qui les
LOUIS
prince.
peut lui
animé d
de prud
distingue
doué de
caractér
me & co
que, il f
hommes
nebres,
l'univer
bien par
assez m
qu'il dev
ter la d
de la ren
toit fait
les siens,
faisoient
ser différ

monarque , à Charles - quint
qui les avoit toutes.

LOUIS IX fut un très-grand
prince. C'est un titre qu'on ne
peut lui contester. Sans cesse
animé de cet esprit de droiture ,
de prudence & de fermeté qui
distingue les hommes supérieurs ;
doué de toutes les vertus qui
caractérisent l'honnête - hom-
me & constituent le vrai monar-
que , il sembloit être donné aux
hommes dans un siècle de té-
nebres , pour éclairer la face de
l'univers , & faire germer le
bien partout. Cependant il fut
assez malheureux pour croire
qu'il devoit en conscience por-
ter la désolation dans un coin
de la terre , dont le climat n'é-
toit fait , ni pour lui , ni pour
les siens , & dont les habitans ne
faisoient d'autre mal que de pen-
ser différemment que lui. On fait

28 DES HOMMES.

tous les malheurs qui suivirent.
Heureux les peuples , si leur
prince étoit né dans un siècle
moins barbare !

On revient toujours à Hen-
ri IV. J'ai vû des gens compa-
rer sa clémence à celle d'Au-
guste. Un tel parallèle ne se-
roit-il pas injurieux à notre
prince ? Voyons les motifs de
l'empereur romain , & ceux du
monarque françois.

Si nous voulons savoir pour-
quoi le divin Auguste arme con-
tre sa patrie , & fait la guerre à
ses concitoyens , c'est pour ache-
ver une usurpation commencée
par son pere ; pourquoi il ose
les véxer par l'horrible fléau
des proscriptions ; pour éteindre
dans leur sang quelques étincel-
les de l'amour patriotique dont
leur cœur restoit encore en-
flammé. Est - ce donc après

avoir é-
brable
de par
personn
amis de
plutôt c
guste eu
fut rassé
prisa tro
pour se
punir. Il
peur que
sant ses
de ses sac
d'outrag
Henri
couronne
& se voit
par les a
grands , &
ples ligué
cent à co
sujets. On
un maître

DES HOMMES. 29

avoir égorgé un nombre innombrable de citoyens qu'il est beau de pardonner à ses ennemis personnels, c'est-à-dire, aux amis de la patrie? Mais disons plutôt que quand le divin Auguste eut choisi ses victimes & fut rassasié de leur sang, il méprisa trop le reste des hommes pour se donner la peine de les punir. Il se laissa de sacrifier, de peur que le peuple, reconnoissant ses privilèges, ne se lassât de ses sacrifices. Nouvelle façon d'outrager le genre humain!

Henri IV. est appelé à la couronne par la loi de l'état, & se voit réduit à la conquérir par les armes. L'ambition des grands, & le fanatisme des peuples ligués contre lui, le forcent à combattre ses propres sujets. On ne voit point en lui un maître irrité de la rébellion

30 DES HOMMES.

de ses serviteurs : c'est un père qui gémit de l'aveuglement de ses enfans. Et combien de précautions ne prend-t-il pas pour adoucir le fléau de la guerre ? Combien de vœux n'adresse-t-il pas au maître des empires, pour la pacification du sien ? Combien de larmes ne répand-il pas, lorsqu'il se voit forcé de répandre la moindre goutte de sang ? Tantôt il leve les mains au ciel ; & l'attestant de la justice de sa cause, il le prie de terminer ses jours, plutôt que de le mettre du nombre de ces rois qu'il donne aux hommes dans sa colère : tantôt il demande que tout son sang coule pour l'expiation des crimes des françois, plutôt que de voir le royaume perdu, ravagé, & changé en desert. Enfin, sa valeur & ses vertus lui assurent la possession

du trône dans sa
de son
se trou
où il po
C'est H
mier va
ne son p
leil, ap
roissant
par-tout
& rame
ce & la
Je de
compar
entre la
second
magnan
Nous
l'histoir
vrai po
monarq
Pierre.
politique

DES HOMMES. 31

du trône. Il entre triomphant dans sa capitale. La générosité de son cœur éclate par-tout où il se trouve. La paix regne par-tout où il porte ses regards paternels. C'est Henri le grand qui le premier va tendre les bras à Mayenne son persécuteur. Ainsi le soleil, après un long orage, reparoissant sur l'horison, darde par-tout ses rayons bienfaisans, & ramene sur la terre l'espérance & la fécondité.

Je demande à présent quelle comparaison vous pouvez établir entre la clémence insultante du second des Césars, & la bonté magnanime de notre prince?

Nous n'avons point dans l'histoire de nos jours de plus vrai portrait d'un grand monarque, que celui du czar Pierre. Aussi philosophe que politique, il travailla pour le

32 DES HOMMES.

bonheur de ses peuples , en travaillant pour le soutien de sa couronne. Il visita l'Europe pour en connoître les mœurs , les loix , les sciences , les arts & le commerce ; & portant chez lui tout ce qu'il avoit trouvé de bon chez nous , il fit d'un pais immense , barbare & inconnu , un état florissant qui peut figurer à côté des empires les mieux policés. On sent d'abord combien la mémoire d'un tel homme mérite d'éloges & de respects. Avec tout cela , le caractère & les mœurs de ce prince donnent à penser qu'il y a quelque chose au-dessus de l'homme qui veut toujours le convaincre que pour être monarque , il faudroit ne point être homme.

Chercher à être despote , n'est point savoir regner. C'est au contraire une grande marque

I
de foibl
ment ,
trône.
toire de
maxime
Quand
nu à êt
mal ; qu
société
viliffem
que l'ét
Si je p
ces qui
comme
peuvent
comme
tes uniq
de jouer
majestés
se donna
ne de r
dans des
lumiere
par-tout

DES HOMMES. 33

de foiblesse dans le gouvernement, que le despotisme sur le trône. On peut juger par l'histoire de tous les peuples, si cette maxime est vraie ou fausse. Quand un monarque est parvenu à être le maître de faire le mal; que tous les ordres de la société civile tombent dans l'avilissement, on peut s'assurer que l'état est en décadence.

Si je pouvois parler à ces princes qui regardent leurs sujets comme de viles infectes qu'ils peuvent écraser à plaisir, ou comme autant de machines faites uniquement pour leur servir de jouet, je conseillerois à ces majestés (en supposant qu'elles se donnaissent quelquefois la peine de réfléchir) de s'enfermer dans des palais inaccessibles à la lumière, ou de se faire conduire par-tout avec un bandeau sur les

34 DES HOMMES.

yeux ; parce qu'il est fort désa-
gréable pour un homme qui mé-
prise les autres hommes , d'aper-
cevoir en eux , une figure toute
semblable à la sienne. On voit
dans l'histoire que lorsque de
lâches courtisans faisoient éri-
ger une statue en l'honneur
d'un monarque dont la société
n'avoit reçu aucun bienfait :
c'étoit le peuple qui selon l'u-
sage fournissoit l'argent néces-
saire ; mais pour son argent , on
lui permettoit de courir en foule
au monument , & de regarder le
portrait d'un homme : & là ,
croiant qu'il avoit tout fait parce
qu'il avoit donné son bien , il
sourioit malignement aux ins-
criptions , & se consolait en fai-
sant tout bas quelques épigram-
mes sur l'emploi qu'on avoit fait
des deniers publics. Triste &
fête consolation !

Il fa
peuple
d'être
ces , c
mêmes
dre. Po
rompre
flatterie
doit qu
comme
tion ? C
mettoie
plus bar
en déter
Je ne
qui ait
Suedois
il est po
d'écarte
& l'oste
nous a p
d'éloque
aussi sub
lebre de

DES HOMMES. 35

Il faut convenir que si les peuples se plaignent quelquefois d'être les esclaves de leurs princes, c'est assez souvent à eux-mêmes qu'ils doivent s'en prendre. Pourquoi chercher à corrompre par l'ostentation & la flatterie un homme qu'on ne doit que respecter & défendre, comme le représentant de la nation? C'est ainsi que les Romains mettoient leurs empereurs les plus barbares au rang des dieux, en détestant leur mémoire.

Je ne sache point de peuple qui ait mieux senti, que les Suedois, de quelle importance il est pour le bien de la société, d'écarter du trône la flatterie & l'ostentation. L'antiquité ne nous a point laissé de morceau d'éloquence aussi nerveux & aussi sublime, que cet acte célèbre des états, concernant l'é-

36 DES HOMMES.

ducation des princes héréditaires de ce royaume. «Ceux qui
 » sont destinés à régner un jour,
 » disent-ils*, doivent être élevés dans les principes suivans:
 » savoir, qu'ils n'ont aucun droit
 » d'enfreindre & de violer les
 » droits des sujets; que les rois
 » sont égaux en foiblesses aux
 » autres hommes dès leur entrée dans le monde, égaux en
 » infirmités pendant tout le
 » cours de leur vie, égaux à
 » l'égard du sort commun des
 » mortels, vils comme eux devant dieu, condamnables
 » comme eux pour leurs vices
 » & pour leurs crimes. &
 » que l'être suprême n'a point
 » créé le genre humain pour le
 » plaisir particulier de quelques

* *Acte concernant l'instruction pour le gouverneur du prince royal, & des princes héréditaires de Suede, imprimé à Stockholm, par ordre des états, en Mars 1756.*

DES HOMMES. 37

» douzaines de familles.....

» La pompe & la représentation ordonnées à l'occasion
» de certaines solemnités, plus
» pour la dignité du royaume,
» que pour la personne qui
» représente, plus par rapport
» aux étrangers, que pour les
» sujets, sont devenues un abus
» introduit par l'orgueil, &
» sur-tout par la politique, afin
» d'inspirer plus de respect &
» de crainte, d'abord pour la
» personne du roi, ensuite pour
» ses volontés, bientôt pour
» ses fantaisies & ses caprices...
» Ces représentations n'ont
» d'autre but que de consacrer
» l'idole, de la placer dans un
» sanctuaire inaccessible, & de
» la faire adorer en silence par
» un peuple qu'on a pris soin
» d'avilir..... Beaucoup de rois
» deviennent tirans, non parce

38 DES HOMMES.

» qu'ils manquent d'un bon
 » cœur, mais parce que l'état
 » des pauvres de leurs païs n'est
 » jamais venu à leur connois-
 » sance. Lorsqu'on vit au mi-
 » lieu du luxe & des richesses,
 » il est impossible d'imaginer
 » qu'ailleurs on manque de
 » tout * ».

J'ai lû quelque part qu'un
 prêtre catholique osa dire un
 jour à Constantin, que la pro-
 vidence divine ne s'étoit pas
 contentée de l'avoir rendu digne
 de l'empire du monde ; qu'elle
 avoit encore travaillé à lui don-
 ner des vertus qui méritoient
 qu'après cette vie il regnât avec
 le fils de dieu dans le ciel.

* Quoique la constitution du gouverne-
 ment françois soit fort différente de celle
 des Suedois, on a dû voir ici des principes
 généraux, applicables à tous les gouverne-
 mens humains.

DES HOMMES. 39

Si les ministres du roi des rois se permettent ces infâmes adulations, que ne feront point les autres hommes ?

Dès que les rois se sont fait une fois un jeu de gouverner leurs peuples ; que tout est devenu étiquette, cérémonie, faste, & ostentation ; que la flatterie, la dissimulation, la lâcheté, se sont fait jour jusqu'au trône, & y ont obtenu des récompenses ; que la vertu, la fermeté, & la bonne foi sont devenues des titres suffisans pour se faire proscrire ; qu'il n'y a plus de désintéressement, ni dans les généraux d'armée, ni dans les premiers magistrats, ni dans les ministres de la religion ; que l'on se sert de voyes obliques pour faire disparoître ceux qui conservent encore quelques sentimens patriotiques ; enfin, dès

40. DES HOMMES.

que les loix anéanties par le despotisme , demeurent dans un profond silence , & que la vénalité s'est glissée dans tous les rangs , les honneurs & les emplois ; n'est-il pas évident que la gangrene est au corps politique , & que tout va périr , s'il ne survient un grand homme ?

Il est vrai que les gens à systèmes ne sont pas ceux qui font mouvoir le plus heureusement les ressorts de la machine politique. Qu'on ait un prince attentif & modeste , un ministre ferme & désintéressé , le peuple sera toujours heureux , & tout ira bien *. Mais qu'est-ce qu'un

* On peut voir encore dans l'histoire d'Henri IV. par M. de Péréfixe , comment ce grand prince , aidé de Sully , le plus sage & le plus vertueux des ministres , remédiait aux maux dont la France étoit déchirée ; combien de loix admirables il publia pour les finances qui étoient épuisées , pour le

D
prince ?
tre ? Ce
Qu'est-ce
d'état ?
pas songe
me. Déf
le minist
gnorer.

Je join
ce princ
la même
Chinois a

commerce q
dont on avo
prima l'hor
des choses l
police ; com
de tolérance
tems , que d
bien ces deu
pit , joigna
probité à la
ient rendr
la main du
mola ce mon
ient peut-é

DES HOMMES. 41

prince? Qu'est-ce qu'un ministre? Ce sont des hommes d'état. Qu'est-ce donc qu'un homme d'état? C'est celui qui ne doit pas songer à vivre pour lui-même. Définition que le prince & le ministre feignent souvent d'ignorer.

Je joindrai deux exemples à ce principe, tous deux tirés de la même histoire. Un empereur Chinois ayant reconnu des vices

commerce qui étoit anéanti, pour les arts, dont on avoit perdu l'idée; comment il réprima l'horrible avidité des traitans, une des choses les plus essentielles dans un état policé; comment il pacifia tout par un esprit de tolérance, plus nécessaire encore de son tems, que de tout autre; en un mot, combien ces deux hommes animés du même esprit, joignant la simplicité des mœurs & la probité à la politique la plus profonde, alloient rendre ce royaume heureux, lorsque la main du fanatisme le plus exécrable immola ce monarque, dont les François n'étoient peut-être pas dignes alors.

42 DES HOMMES.

essentiels dans son fils, transmit sa couronne à un laboureur. Le laboureur monarque publia une ordonnance, par laquelle il enjoignit à ses sujets de marquer sur une table qu'il avoit fait exposer en public, ce qu'ils trouveroient de reprehensible en sa conduite. Trait unique dans l'histoire de tous les peuples !

Un jeune prince Chinois ayant d'abord montré peu de disposition à la sagesse, le premier ministre lui fit construire une maison près du tombeau de son ayeul, dont les vertus avoient fait le bonheur des peuples, & l'y tint enfermé pendant trois ans. La vue de ce tombeau rappella à l'empereur le souvenir des belles actions de ses ancêtres, & lui inspira l'heureux desir de leur ressembler.

Qu'e
conqué
tions, a
ce qui f
& pren
heureux
de la te
guons f
héros,
de, ils r
la fureu
re huma
la tête.
d'un m
pendant
paroissio
lorsque
quelque
nous rés
ques mill
voient pa
loir vivre
re domi
toujours

DES HOMMES. 43

Qu'est-ce que le mérite d'un conquérant, qui désole les nations, auprès de celui d'un prince qui se contente de son pays, & prend le soin de le rendre heureux? Si ces illustres fléaux de la terre, à qui nous prodiguons si volontiers le nom de héros, reparoissoient au monde, ils nous diroient peut-être : la fureur de tourmenter le genre humain nous a fait tourner la tête. Nous n'avons pû jouir d'un moment de tranquillité pendant toute notre vie. Nous paroissions un peu contens, lorsque nous avions faccagé quelque province qui avoit osé nous résister, ou égorgé quelques milliers d'hommes qui n'avoient pas jugé à propos de vouloir vivre malheureux sous notre domination. Mais des desirs toujours renaissans, plongeient

44 DES HOMMES.

à chaque instant nos ames dans de nouvelles inquiétudes. Ainsi qu'une troupe de bacchantes, nous nous sommes fatigués à promener nos brigandages & nos cruautés par-tout l'univers. Et quel avantage avons-nous retiré de nos travaux? Cet univers où nous avons paru avec tant d'éclat, ne nous a connu que par nos horreurs; & on parle beaucoup de nous, parce qu'il n'y a jamais eu de plus célèbres insensés que nous-mêmes.

On dit qu'Aléxandre voulant résister au sommeil, avoit toujours une main hors de son lit, laquelle tenoit une piece de fer qui devoit tomber avec bruit dans un bassin, dès qu'il commenceroit à s'endormir. Cela console un peu des maux que causent les conquérans; parce qu'on voit dumoins que ces

gens-là se
mes, pour
menter l'
A l'éga
se déclare
prince, c
rét perfon
l'intérêt
toujours
contre le
Je den
les souve
heureux,
seul pour

* Du tem
un grenadier
condamné à
pouvoit valo
Le maréchal
ce, lui dit :
irable, de
francs. Parb
grenadier,
par cinq sou
admirable
sa grace.

gens-là se tourmentent eux-mêmes, pour venir à bout de tourmenter l'univers.

A l'égard de la guerre, elle se déclare toujours de prince à prince, chacun pour son intérêt personnel, & rarement pour l'intérêt du peuple. Mais c'est toujours le peuple qui combat contre le peuple *.

Je demande de bonne foi si les souverains despotes sont plus heureux, que ceux qui ont le seul pouvoir de faire le bien?

* Du tems du maréchal comte de Saxe, un grenadier ayant été pris en maraude, fut condamné à être pendu; ce qu'il avoit volé pouvoit valoir six livres de notre monnoye. Le maréchal le voyant conduire au supplice, lui dit : *il faut que tu sois un grand misérable, de risquer à perdre ta vie pour six francs.* Parbleu mon général, répondit le grenadier, *je la risque bien tous les jours pour cinq sous!* Cette réponse fut trouvée admirable par M. de Saxe, qu'il lui donna sa grace.

46 DES HOMMES.

Je veux être encore assez généreux pour ne point consulter les intérêts des peuples ; & si on parvient seulement à me démontrer que les princes despotiques sont les plus tranquilles, les plus contents, les mieux servis, les plus aimés, les plus justes, les plus sages, & les plus fermes sur le trône, je promets de ne point parler davantage contre le despotisme.

Le plus beau, le plus grand, & le plus noble appanage du souverain, est sans contredit le droit de législation, mais aussi la législation est la vraie pierre de touche des monarques. Des loix qu'ils donnent, dépend leur bonheur & celui de leurs peuples ; & c'est par ces loix que l'univers les connoît & les juge. Avec quelle sagesse & quelle circonspection ne doivent-ils

L
donc pa
tive ? Eu
le despo
tre le pl
tête hur
Si l'ê
parmi le
donner r
assurém
intelligib
rois qui
de la ter
d'abuser
lative, e
mes à leu
qui publi
jours pa
pour me
interpréta
heur de la
ter les su
obscure,
lorsqu'on
aux pieds

donc pas user de cette prérogative ? Eux qui savent si bien que le despotisme est la chose qui entre le plus facilement dans une tête humaine.

Si l'être suprême descendoit parmi les hommes pour leur donner une loi, cette loi seroit assurément très-claire & très-intelligible. Pourquoi donc les rois qui ne sont que les dieux de la terre, auroient-ils le droit d'abuser de la puissance législative, en proposant des énigmes à leurs sujets ? Le souverain qui publie une loi, doit toujours parler assez clairement pour mettre obstacle à toute interprétation contraire au bonheur de la société. S'il veut éviter les suites funestes d'une loi obscure, que faut-il qu'il fasse lorsqu'on viendra demander aux pieds du trône une expli-

48 DES HOMMES.

cation décisive ? Qu'il se souvienne qu'on lui demande une réponse, & non pas un oracle.

Et ce qui prouve encore mieux la nécessité de cette conduite du souverain, c'est cette malheureuse facilité avec laquelle les hommes abusent des meilleures choses. Il n'y a presque point de loi, si sage & si bonne qu'elle soit, qui ne porte avec elle cet inconvénient ; mais tel est le sort des choses humaines : les abus étant venus à un certain point, il faut que la société périclite. Je vois un édifice aussi admirable par la forme, que solide par des fondemens bien proportionnés. La cupidité & l'orgueil, qui ne connoissent point de proportions, amassent des matériaux sans nombre, entassent bâtiment sur bâtiment, & chargent enfin le corps de l'édifice,

l'édifice
perdre
demen
sent. L
fice de
velir f
l'habite
élevé.

Il y
mens
loix &
ve. Ma
gager da
licate ;
vent da
nité de
réfléchir
Bientôt
loix ; tou

DES HOMMES. 49

l'édifice , au point de lui faire perdre l'équilibre. Alors les fondemens s'ébranlent & s'affaiflent. L'instant est venu, où l'édifice doit s'écrouler , & ensevelir sous ses ruines ceux qui l'habitent , & ceux qui l'ont élevé.

Il y auroit des volumes immenses à écrire sur les abus des loix & de la puissance législative. Mais je n'ai garde de m'engager dans une matiere aussi délicate ; & je fais qu'il est souvent dangereux pour l'humanité de ne pas se contenter de réfléchir.

Bientôt il n'y aura plus de loix ; tout ne sera qu'abus.



CHAPITRE III.

Petit calcul de la vie humaine.

ON nous dit tous les jours qu'autrefois les hommes vivoient plusieurs siècles. Cette tradition est fort ancienne, & je n'ai point de peine à la croire véritable*. Apparemment qu'on n'avoit pas encore corrompu la constitution animale par l'invention de toutes sortes de nourritures factices & de mets délicats, par l'oïveté, par la mollesse, par l'inquiétude des passions défordonnées. La nature étoit dans toute sa force. Mais voyons de combien l'homme est

* La révélation vient même à l'appui de cette opinion.

déchu
ciens p
En
généra
except
qu'un
trouve
muném
ou plut
xante -
Mais p
lement
par ôte
peu plu
vingt-ci
douze a
ans pou
ans pou
perd da
soit par
Voilà l
duite à
de raiso
De ces

DES HOMMES. 51

déchu aujourd'hui de ses anciens privilèges.

En faisant une compensation générale, & sans nier quelques exceptions qui ne peuvent faire qu'un objet très-modique, je trouve qu'un homme vit communément soixante-dix années, ou plutôt reste l'espace de soixante-dix années sur terre. Mais pour voir ce qu'il a réellement de vie, commençons par ôter pour son sommeil un peu plus du tiers, qui sera de vingt-cinq ans. Prenons ensuite douze ans pour l'enfance, dix ans pour la décrépitude, & dix ans pour le tems que l'homme perd dans la vigueur de l'âge, soit par vanité, soit par paresse. Voilà la vie de l'homme réduite à treize ans de force & de raison.

De ces treize ans, je ne veux

52 DES HOMMES.

point ôter le tems que les hommes employent à faire un mauvais usage de leur force & de leur raison : car j'en réduirois un trop grand nombre au néant.



C

V F
se
chose c
Cette c
y a u
l'homme
O pa
quoi pa
sur les r
quoi do
princes,
ples mê
triste m
qu'on v
sang des
policés
cruels,
les uns d

CHAPITRE IV.

Principes.

VRAI BONHEUR : mot qui semble annoncer quelque chose de parfait & d'excellent. Cette définition fait douter s'il y a un vrai bonheur pour l'homme.

O pauvre philosophe ! Pourquoi passes-tu tes jours à gémir sur les misères humaines ? Pourquoi donnes-tu des leçons aux princes, aux ministres, aux peuples mêmes ? Que produira ta triste manie ? Il y a longtems qu'on voit des rois se jouer du sang des hommes, des peuples policés devenir brutaux & cruels, des ministres captiver les uns & les autres. Prétends-

54 DES HOMMES.

tu corriger les abus, & devenir le réformateur de l'univers ? Ces aimables rêveries, ces systèmes heureux, ces projets de bienfaisance universelle, enfantés dans l'obscurité du cabinet d'un simple citoyen, & que tu regardes comme des ouvrages importants, ne parviendront jamais aux monarques ; les peuples ne les verront point ; les conseillers des rois les verront, & ne feront qu'en rire. Heureux encore, si tu n'es point puni d'avoir osé penser publiquement en honnête-homme ! Tous ces abus, ô sage rêveur ! sont dans la nature humaine, qui est un mélange nécessaire de bon & de mauvais. Tu désires que tout soit bien ; mais s'il étoit ainsi, les hommes n'auroient aucune idée du bien même. La nature a voulu qu'ils

fissent
tre le
pussen
l'un &
me tel
l'état
le vo
qui a
état, e
parce
raison
aujourd
le luxe
ces &
son ar
douce
encore
parce
sonner.
par rat
le somr
un mil
vrai bie
mais si

DES HOMMES. 55

fissent une distinction réelle entre le bien & le mal , afin qu'ils pussent avoir le mérite de faire l'un & d'éviter l'autre. L'homme tel qu'on nous le peint dans l'état naturel , ou tel que nous le voyons dans les sauvages qui aprochent le plus de cet état , est barbare & sanguinaire , parce qu'il manque presque de raison. L'homme tel qu'il est aujourd'hui en société , poli par le luxe , les richesses , les sciences & les arts qui amolissent son ame en la rendant plus douce & plus souple , devient encore barbare & sanguinaire , parce qu'il apprend trop à raisonner. Nous devenons cruels par raffinement , comme nous le sommes par ignorance. Il y a un milieu qui est le siège du vrai bien & de la perfection : mais si tu veux nous être utile ,

56 DES HOMMES.

commence par nous prouver qu'il est au pouvoir de l'homme de rester dans ce milieu.

Il n'y a point de question sur laquelle les hommes s'accordent mieux que sur celle-ci :

Chacun cherche-t-il son bonheur ?

Mais il n'y en a point sur laquelle ils s'accordent moins que sur cette autre : *Quelle est la nature du bonheur ?*

Contradiction suffisante pour faire croire que nous ne sommes pas heureux.

Tant que je vois le moindre petit nuage au ciel ; quelque serein qu'il soit, je ne dois pas assurer qu'il n'y aura point d'orage. Cela indique notre état naturel & perpétuel.

En vain Pitagore nous dit d'un ton scepti-dogmatique, que personne ne doit rien souhaiter, parce que personne ne fait ce qui lui est le plus utile ;

& De
vons
créés
nous t
dans l
sent l
bien l
mais c
une pr
humai
de sa r
de ses
S'il
vie de
me, il
moyen
Mais q
Questi
la vrai
mais d
Ici les
nir, &
chacun
seule f

DES HOMMES. 57

& Descartes, que nous ne savons pas si dieu ne nous a point créés de telle nature que nous nous trompions toujours, même dans les choses qui nous paroissent les plus claires. On iroit bien loin avec ce scepticisme : mais ces deux philosophes sont une preuve de l'inconséquence humaine. L'un étoit aussi entêté de sa métempycose, que l'autre de ses tourbillons.

S'il n'y a point dans cette vie de vrai bonheur pour l'homme, il y a sans doute quelques moyens d'adoucir ses peines. Mais quels sont-ils, ces moyens ? Question bien épineuse, & dont la vraie solution ne feroit jamais du goût de tout le monde. Ici les passions viennent se réunir, & parlent, à leur tour, chacune en sa faveur. La vertu seule se tient à l'écart, ne dit

58 DES HOMMES.

mot, & gémit sur le sort des hommes qui employent leur tems à les écouter.

En fait de bonheur, tout est relatif, dira-t-on : la même chose qui semble faire la félicité de celui-ci, fait le tourment de celui-là. Oui, pour ce qui tient à l'imagination & aux fantaisies ; j'en conviens. S'ensuivra-t-il donc de-là qu'il n'y ait pas un moyen général de nous consoler de nos maux ; & que ce moyen ne puisse s'étendre à tous les états & à toutes les conditions ? Faites votre objection à un homme trahi, persécuté & vertueux ; il faudra vous répondre.

Un prince débauché ôte ses bonnes grâces à un honnête-homme qui lui a dit une vérité, & croit le punir en le reléguant loin de sa cour. Les In-

diens
Espa
l'or p
Le
faire
état q
faire
quoi i
reux.
& reb
cial n'
» O
» raiso
» gne
» de r
» les r
» vous
Qua
herissé
tenir av
bonheu
le célib

* Charro

DES HOMMES. 59

diens croyoient tromper les Espagnols, en leur donnant de l'or pour du verre.

Le vrai & le seul moyen de faire son bonheur dans quelque état qu'on se trouve, c'est d'y faire son devoir. Voilà pourquoi il y a si peu de gens heureux. Vérité triviale, surannée & rebattue, dont le monde social n'est pas encore persuadé.

» O hommes ! s'écrie avec
» raison le disciple de Monta-
» gne, combien endurez-vous
» de maux volontaires, outre
» les nécessaires que la nature
» vous envoie * ?

Quand j'entends un homme herissé de misantropie, me soutenir avec confiance que le vrai bonheur ne se trouve que dans le célibat, avec le divin Platon

* Charron. *De la Sagesse*. Liv. I. Chap. 6.

60 DES HOMMES.

& les autres sages qui ont éclairé le genre humain, je lui réponds fermement : sublime célibataire, ou je me trompe fort, ou vous raisonnez fort mal. Vous ne connoissez, ni le cœur de l'homme, ni l'esprit de la nature. Je ne vous crois pas même si heureux que vous nous le dites : car enfin, ne dissimulez pas ; il y a certains momens où vous sentez que vous êtes né pour vivre en société, comme les autres hommes. C'est dans ces momens, que, désespéré de n'avoir pas un caractère social, furieux contre vous-même, vous exhalez votre bile amère contre ce pauvre genre humain, qui vous prie vainement de le laisser tranquille. Vous feignez d'être sensible à nos maux, d'avoir pitié de nos faiblesses. Nous vous avertissons de bonne foi

que ces
res. M
maux
larmes
de deu
mable,
tuation
cevez p
peuvent
avez de
vous ne
chagrin
s'empar
curcit vo
tez dans
qui vous
& dont
vous app
rencontr
personne
s'enflâme
Etes-vous
La lec
orne l'am

DES HOMMES. 61

que ces foibleſſes nous ſont cheres. Mais ce ſont vos propres maux qui vous arrachent des larmes. La vûe de deux époux, de deux amis, d'une ſociété aimable, vous met dans une ſituation violente. Vous ne concevez pas comment ces gens peuvent vivre heureux ; & vous avez de l'humeur, parce que vous ne le concevez pas. Un chagrin noir, cruel, dévorant ſ'empare de votre ame & obſcurcit votre viſage. Vous portez dans votre cœur un poiſon qui vous aigrit continuellement, & dont vous infectez ceux qui vous approchent. A la premiere rencontre que vous faites d'une perſonne ſociable, vos yeux ſ'enflâment & vous déclamez. Etes-vous heureux alors ?

La lecture des philoſophes orne l'ame, l'éleve, & la rem-

62 DES HOMMES.

plit de connoissances utiles :
 mais il faut remplir le vœu de
 la nature , il faut travailler à se
 rendre nécessaire à la société.
 Le vrai philosophe est citoyen.
 L'homme qui fait tout le bien
 qu'il peut , est toujours content
 de lui ; & l'homme qui est con-
 tent de lui , jouit de tout le
 bonheur dont la nature humaine
 est susceptible. Il ne nous
 est pas donné d'aller plus loin.
 Vous reclamez le divin Platon !
 mais oubliez-vous que le divin
 Platon bannissoit de sa républi-
 que tous ceux qui vouloient
 passer leurs jours dans d'oisives
 spéculations ? Heureusement
 pour la nature humaine que
 votre misantropie n'est pas vul-
 gaire.



D

C H

Quelqu

O N
 lit
 si singul
 les extrê
 brassé
 Si cette
 fort peu
 arrive d
 culier ,
 qu'elle
 société ,
 l'esprit
 tin , en
 l'igion ch
 la vérité
 sembla
 prouver

CHAPITRE V.

*Quelques idées philosophiques
sur le célibat.*

ON ne fait par quelle fatalité les hommes se plaisent si singulièrement à donner dans les extrêmes, dès qu'ils ont embrassé un sentiment nouveau. Si cette petite révolution est fort peu intéressante quand elle arrive dans l'esprit d'un particulier, on ne peut disconvenir qu'elle influe beaucoup sur la société, quand elle arrive dans l'esprit d'un prince. Constantin, en se décidant pour la religion chrétienne, fit bien voir la vérité de ce que j'avance. Il sembla qu'il avoit eu envie de prouver qu'il ne connoissoit, ni

64 DES HOMMES.

l'esprit de cette religion, ni celui de la société. Il eut soin de supprimer toutes les loix qu'Auguste avoit faites en faveur des mariages, comme s'il étoit déshonorant pour la religion de remplir le vœu de la nature*.

Un des plus grands avantages que le christianisme ait procurés à la société, c'est l'abolition de l'esclavage : preuve que cette religion a connu la nature.

Ce ne fut néanmoins qu'au douzième siècle de l'ère chrétienne, qu'un pontife philosophe, nommé Alexandre III,

* Principe aussi faux que contraire à la religion même. On voit dans le XIX^e canon de l'ancien concile d'Agde, qu'il étoit défendu de donner le voile de religieuse avant 40 ans. *Sanctimoniales, dit le canon, quantumlibet vita eorum & mores probati sint, ante annum ætatis suæ quadragesimum, non valentur.* L'inexécution de cette loi n'est pas une preuve des progrès de la raison humaine.

I
ouvrit
de la na
d'un co
devoit
tude. Il
achetaff
rôt cet a
ze cens
barbarie
des cho
demeure
avant de
point d'
vrai enc
nous arr
préjugés
curcisser
miere na
J'ai fa
sur l'escl
aussi cor
ce vœu d
populatio
Un Ch

DES HOMMES. 65

ouvrit les yeux sur les droits de la nature, & déclara au nom d'un concile que tout chrétien devoit être exempt de la servitude. Il fallut que les hommes achetaissent ce bienfait, ou plutôt cet acte de justice, par douze cens ans de miseres & de barbarie. Tant il est vrai que des choses les plus essentielles demeurent longtems informes, avant de parvenir à un certain point d'excellence ! tant il est vrai encore qu'il faut souvent nous arracher malgré nous ces préjugés déshonorans qui obscurcissent ou éteignent la lumière naturelle !

J'ai fait ces deux remarques sur l'esclavage, parce qu'il est aussi contraire que le luxe, à ce vœu de la nature, qui est la population.

Un Chinois, qui de valet d'un

66 DES HOMMES.

monastere de bonzes , devint empereur , publia une des plus belles & des plus sages loix qu'aucun prince ait jamais faites. Il défendit à tous les couvens de bonzes & de bonzesses de recevoir tous ceux qui se présenteroient avant l'âge de quarante ans *.

La même loi fut renouvelée dans les derniers tems par le célèbre czar Pierre , qui sentit tous les avantages d'une population nombreuse , & se moqua de nos principes.

Le monachisme a cela de

* Il ne faut pas oublier le nom de ce monarque. Il s'appelloit Tehou-Sou ; & s'étoit fait chef d'un parti de révoltés , lorsque la nation chinoise subit pour la première fois le joug d'une puissance étrangere. Il faut encore moins oublier qu'il fut vertueux , qu'il établit de bonnes loix , qu'il fit fleurir les lettres , & surtout qu'il fit le bonheur des peuples , en diminuant les impôts.

DES HOMMES. 67

singulier, qu'il surcharge l'état d'un poids aussi énorme qu'inutile, dans les parties où il a besoin de soulagement, & qu'il cause un vuide immense, dans celles où il faut du corps. Nous devons le savoir.

Ce qu'Auguste a pensé sur le célibat, tous les princes qui ont été hommes de génie, tous les citoyens qui se sont élevés par la sublimité de leurs talens au-dessus de leur condition, l'ont pensé également. Les sociétés perdent trop à un trop grand nombre de célibataires : les mœurs y perdent peut-être encore plus.

Nous connoissons deux sortes de célibataires, les volontaires & les forcés. Mais parmi ceux qu'on regarde comme volontaires, qu'il s'en trouve encore de forcés !

Les Orientaux prennent des

68 DES HOMMES.

eunuques pour la garde de leurs femmes ; les Européans pour l'ornement de leurs théâtres. Qu'on me dise lesquels sont les plus insensés.

Je vais faire une réflexion qui fâchera peut-être ; c'est qu'il est bien humiliant que dans l'Europe chrétienne on voye & on tolere de telles horreurs.

Il y a des peuples qui pensent de bonne foi que l'action la plus agréable à dieu , est celle qui tend à la propagation de l'espece humaine. On les raille, on les méprise, on les abhorre. Mais si l'homme social réduisoit le principe de ces peuples à de justes bornes, s'il se soumettoit aux loix, s'il consultoit la patrie ; avec quelques modifications, il verroit que ces peuples raisonnent très-juste.

D

CH

Tr

P O U
dans
qu'il faut
& par a
ment, la
posée au
& l'amo
plaît souv
jets de la
chemin d
sentoit à
ne somm
cher.
Les par
Emile le p
re qui
le sa fem
le naissan

CHAPITRE VI.

Traité du mariage.

POUR se rendre heureux dans le mariage, il semble qu'il faudroit s'unir par raison & par amour. Malheureusement, la raison est souvent opposée aux projets de l'amour; & l'amour, de son côté, se plaît souvent à détruire les projets de la raison; comme si le chemin du bonheur ne se présentoit à nous, que quand nous ne sommes pas en état de marcher.

Les parens & les amis de Paul-Emile le pressant de leur apprendre qui l'engage à se séparer de sa femme féconde, sage, & de naissance patricienne, il leur

70 DES HOMMES.

montre sa chaussure , & leur demande d'un grand sangfroid en quel endroit ils pensent qu'elle le blesse.

Ne vous effrayez pas , jeunes gens , qui vous destinez au mariage , écoutez-moi. Je vais vous proposer un moyen d'être heureux. Je suppose deux personnes prêtes à s'unir. Je crois que chacun , de son côté , avant de vouloir aller plus loin , devrait commencer par s'étudier exactement soi-même ; fouiller de bonne foi dans son ame , pour parvenir à en connoître les replis les plus cachés , & découvrir son humeur & ses inclinations. Après ce grand ouvrage , je voudrais que tous deux se rapprochassent , & dévoilassent alors leurs cœurs en présence l'un de l'autre. En considérant attentivement leurs vertus & leurs

D
défauts
leurs ca
l'éloigne
avoir en
juste ce
s'arrang
Mais,
ce point
foi dans
lie de no
moyen !
tique , ne
les union
viens , de
des fortu
cœurs.

Et pou
sans cesse
d'infidéli
laissent-i
mes des é
pourquoi
perfides s
nement c

DES HOMMES. 71

défauts , le fort & le foible de leurs caracteres , le raport ou l'éloignement qu'il pourroit y avoir entre eux , ils sauroient au juste ce qu'ils doivent faire , & s'arrangeroient en conséquence.

Mais, direz-vous, ne seroit-ce point mettre trop de bonne foi dans les affaires? Quelle folie de nous proposer un pareil moyen! Si on le mettoit en pratique, ne verroit-on pas toutes les unions s'évanouir? J'en conviens, dès qu'il s'agit d'associer des fortunes, & non pas des cœurs.

Et pourquoi tant de maris, sans cesse occupés de séductions, d'infidélités & de bagatelles, laissent-ils vivre dans les larmes des épouses vertueuses? Et pourquoi aussi tant de femmes perfides s'occupent-elles uniquement du soin de tromper &

72 DES HOMMES.

déshonorer des époux qui les aiment ? Ne vous en étonnez point. Il y a des unions de toute espece. Les unes ont eu pour base, l'ambition ; les autres, un vil intérêt : celles-ci ont commencé par une folle passion ; celles-là, par un crime. Suivant nos mœurs , il semble que le mariage soit quelquefois un mystere d'iniquité.

Un homme sage épouse une coquette ; une femme raisonnable , un petit maître : gens déplacés, qui n'auront pas le temps de songer à leur devoir , parce qu'ils songeront toujours à leur malheur.

Il y a un monstre qui cause bien des ravages dans le monde social. Il trouble toutes les unions , sépare les époux qui s'entre-aimoient , ou qui sembloient s'entre-aimer , & leur

fait

fait co
des g
dult
ne pur
parce
tumés
ment,
dignes
qui n'
homme
mes or

Cette
je l'av
philoso
Car, de
plaisir
faire un
plaisir d
roit de fa
sophe e
le rencon
loit né
es, ne s
ire peu

DES HOMMES. 73

fait commettre des assassins & des guet-apens. Je parle de l'adultère : crime affreux dont on ne punit point assez les femmes, parce que nous sommes accoutumés à les respecter lâchement, lors même qu'elles sont dignes de tous nos mépris ; mais qui n'est point puni dans les hommes, parce que les hommes ont fait les loix.

Cette réflexion est peut-être, je l'avoue, la plus inutile qu'un philosophe puisse jamais faire. Car, de même que le plus grand plaisir d'un bon prince, est de faire un heureux ; le plus grand plaisir d'un vrai philosophe, seroit de faire un sage. Or, ce philosophe effarouche tous ceux qui le rencontrent ; & celui qui sembloit né pour instruire les autres, ne semble né que pour leur faire peur.

74 DES HOMMES.

Un homme qui n'a que du savoir, du bon sens & de la douceur dans les mœurs ; qui ne fait, ni jouer, ni mentir ; qui se tait, plutôt que de dire des fadeurs ; qui n'ouvre la bouche, que pour dire des choses sentées : c'est ce que dans le beau monde, on appelle un sage ; c'est-à-dire, un homme qui s'ennuye beaucoup, qui ennuye prodigieusement les autres, & avec lequel on ne peut pas rester deux minutes, sans être en danger de les regretter.

J'ai remarqué en général que les femmes se plaignent trop de ce que les hommes ne sont pas vertueux, & qu'elles n'estiment pas assez ceux qui le sont.

Une femme de distinction qui, par hasard, s'avise de montrer du bon sens, d'écarter loin d'elle tous les muguets, de

s'occu-
les ;
à un
nœu
sans
faire
époux
horre
due d
qui se
avec l
ne peu
blic.

L'ho
s'ennu
s'amuse
C'est la
est fort
dans un
actère
œur di
raire d
umeur
ertin, c

DES HOMMES. 75

s'occuper qu'à des choses utiles; de ne pas vouloir ressembler à un automate, en faisant des nœuds; & surtout, qui ose, sans pudeur, sans retenue, se faire voir aux cours avec son époux & ses enfans. Quelle horreur! C'est une femme perdue de réputation; une femme qui se donne en spectacle, & avec laquelle les honnêtes gens ne peuvent pas paroître en public.

L'homme du monde doit s'ennuyer avec une épouse, & s'amuser avec une maîtresse. C'est la règle; & la raison en est fort simple. On ne demande dans une épouse qu'un bon caractère, un esprit juste, un cœur droit. On veut au contraire dans une maîtresse une humeur pétulante, un esprit libertin, de la lasciveté, de l'ef-

fronterie & des caprices. C'est-à-dire, que la règle de l'homme du monde doit être de prendre la vertu pour s'ennuyer, & le vice pour se réjouir.

Sainville épuisa en peu de tems avec une courtisane du premier ordre, un patrimoine de quatre cens mille livres; mais il ne cessa point de l'aimer. Celle-ci se ressouvint mieux que lui que la tendresse doit expirer avec la fortune : & comme elle n'étoit point accoutumée aux amours éternelles, Sainville fut congédié. Ce malheureux amant n'écoulant plus que son désespoir, trouve un jour le moyen de se glisser dans l'appartement de son infâme maîtresse. Elle l'appergoit, lui jette un regard d'indignation, & le traite d'abord en petite maîtresse irritée. Ce même homme qu'on avoit

comb
en éta
lor, c
mépris
tir sur
de le
ment,
exempl
ne! Sai
duretés
il se jet
& laisse
mes. On
par un g
ille fur
ne, av
qu'il va
s bonn
endues;
doubler
omesse,
mbe mo
rbare; &
, si la fi

comblé de caresses quand il étoit en état de les payer au poids de l'or, est maintenant accablé de mépris. On lui ordonne de sortir sur le champ ; on le menace de le faire chasser honteusement, s'il n'obéit pas. Grand exemple de la foiblesse humaine ! Sainville entend toutes ces duretés, & ne les écoute point. Il se jette à genoux, soupire, & laisse échapper quelques larmes. On répond à ses tendresses par un grand éclat de rire. Sainville furieux, découvre une arme, avec laquelle il déclare qu'il va se donner la mort, si ses bonnes grâces ne lui sont rendues ; & les éclats de rire redoublent. Enfin il exécute sa promesse, il se perce le sein, il tombe mourant aux pieds de la barbare ; & elle auroit ri encore, si la frayeur, toujours plus

78 DES HOMMES.

forte dans de pareils instans ,
que la cruauté , ne lui eût fait
prendre la fuite. Plût au ciel
que ce trait fût un roman !

S'il y avoit quelqu'un qui dût
être heureux dans le mariage ,
ce seroit le vrai philosophe ,
parce qu'il seroit uniquement
attaché à son épouse & à ses
enfans. Mais il lui faut une fem-
me d'une espèce si singuliere &
si rare , il exige tant de vertus ,
de douceur , de délicatesse ,
qu'il rend lui-même son bon-
heur impossible. Il aime , il veut
être aimé. Il est fidèle & sen-
sible , il veut qu'on soit de même
à son égard. Il a de l'ardeur
pour le travail , il veut qu'une
femme sache s'occuper utile-
ment. Il méprise les romans &
les bagatelles , il veut qu'on
fasse des lectures instructives.
L'éducation de sa famille lui

donn
soit c
impo
beau
me ,
me be
qu'il
femme
prodig
qu'un
prend
manqu
le sage
homme
fant , &
malheu
Il y
traînen
triste. I
s'aimer
voir , co
ducation
faire un
des petit

DES HOMMES. 79

donne des soins, il veut qu'on soit de moitié dans cette étude importante. En vérité, voilà un beau présent à faire à une femme, qu'un tel mari ! Une femme bel esprit n'est pas même ce qu'il lui faut. Il demande une femme sensée, il demande un prodige. Aussi toutes les fois qu'un sage de cette trempe prend un engagement, on ne manque pas de gronder contre le sage. C'est un pédant, un homme grave, peu complaisant, & très-propre à faire une malheureuse.

Il y a des gens mariés qui traînent, dit-on, une vie bien triste. Ils passent leurs jours à s'aimer réciproquement, à pourvoir, comme ils peuvent, à l'éducation de leur famille, & à faire un métier. On les appelle des petites gens. O petites gens !

80 DES HOMMES.

comment avez vous la sotise de
vous croire heureux ?

CHAPITRE VII.

Beau paradoxe.

MAIS nous ne vous concevons pas , s'écrieront nos sibarites voluptueux : en quoi pouvez-vous donc faire consister le bonheur de l'himen ? Est-ce dans les plaisirs des sens ? Nous sommes tellement convaincus qu'il n'est pas nécessaire d'être lié par l'himen , pour en jouir ; qu'au contraire l'himen nous paroît être le vrai tombeau de ces plaisirs.

Aussi n'est-ce point dans ces plaisirs que je fais consister le bonheur des époux qui s'aiment. Ils font peu de chose par eux-

DES HOMMES. 81

mêmes; & ces époux n'en jouissent qu'autant qu'ils leur sont inspirés par cette douce passion, cette tendresse du cœur qui est l'ame des vrais plaisirs, & quelquefois des vertus. Vous croyez que l'himen est le tombeau de la volupté; mais vous ne la connoissez pas, cette volupté; & celle que vous connoissez est ignorée des époux vertueux.

Ce charme du recueillement, pendant lequel deux époux lassés des plaisirs bruyans, sont abandonnés à eux seuls, & semblent oublier l'univers; ces instans de solitude, où l'on se donne mutuellement tous ces petits noms qui disent tant de choses: ce silence enchanteur qui succède aux expressions passionnées: ces bagatelles qui deviennent si intéressantes, ces innocentes agaceries, ces caresses

82 DES HOMMES.

naïves : ce badinage si aimable ;
 où le cœur & l'esprit semblent
 se disputer la palme : ces lar-
 mes de repentir , lorsqu'on s'est
 légèrement offensé : ces soupirs
 si séduisans , lorsqu'on s'est de-
 mandé pardon : ces larmes de
 tendresse , lorsqu'on s'est em-
 brassé : cette sérénité de l'ame ,
 lorsqu'on a oublié la faute :
 cette voix tremblante & affec-
 tueuse , ces mains l'une dans
 l'autre , ces deux têtes panchées
 l'une vers l'autre , ces regards
 si tendres & si éloquens , cette
 langueur si attrayante , ce doux
 sourire , ce serrement de cœur
 qui ne s'exprime point , ce trou-
 ble , ce désordre , ces promesses
 de ne plus se fâcher , ces ser-
 mens de s'aimer toujours : ces
 baisers pendant lesquels on ne
 respire plus , parce que le cœur
 s'est placé sur les lèvres : ces

trans
 pas le
 ce qu
 où la
 ficulte
 dre to
 confia
 ces cha
 à cœur
 deux a
 solation
 versité
 porte
 maux :
 dans le
 le sent d
 le parta
 cette do
 nion , co
 cette fan
 ait qu'o
 autre ri
 fliger ;
 flige , p

DES HOMMES. 83

transports où l'ame semble ne pas se suffire à elle-même, parce qu'elle sent trop à la fois; où la bouche se taît, par la difficulté qu'elle éprouve de rendre tout ce que l'ame sent: cette confiance & ces égards mutuels, ces charmans entretiens de cœur à cœur, ces petits projets dont deux ames se font part: ces consolations si efficaces dans l'adversité, qui font qu'on ne supporte plus que la moitié des maux: cette extrême sensibilité dans le bonheur, qui fait qu'on le sent doublement, parce qu'on le partage avec ce qu'on aime: cette douce sécurité dans l'union, comme dans les plaisirs: cette familiarité si aimable, qui fait qu'on ne se cache l'un à l'autre rien que ce qui pourroit affliger; ou qu'on se dit ce qui afflige, pour mettre le cœur à

84 DES HOMMES.

l'épreuve, & savoir si on est aimé : cette affection pure, que la satiété des plaisirs des sens ne peut éteindre, parce qu'elle a pris sa source dans le cœur; ce plaisir si délicieux de se voir revivre dans un enfant qui, placé entre le pere & la mere, & recevant leurs caresses, semble n'étendre les bras vers eux, que pour resserrer davantage les liens de leur amour : ce plaisir plus délicieux encore, de s'aider l'un à l'autre dans l'éducation de ce cher enfant, en se disputant pour lui de tendresse & de vertu : voilà, ô sibilantes ! l'histoire de tous les époux qui s'aiment ; & voilà ce que vous ne pouvez pas concevoir.

Je ne sache rien de plus beau, ni de plus digne d'admiration, que l'union de Clerval avec Adélaïde. C'est un événement

qu'on
blic,
son &
Cl
cé à
Avec
de la
nête,
prom
l'incon
étoit -
tions ?
chise, g
agréabl
voilà le
Clerval
propre
Clerval
doivent
roit - on
fois que
été ense
Il vit A
forma l

DES HOMMES. 85

qu'on ne peut rendre trop public, pour l'honneur de la raison & de l'humanité.

Clerval avoit d'abord renoncé à tout engagement sérieux. Avec de l'esprit, de la jeunesse, de la figure & une fortune honnête, il pouvoit sans doute se promettre tous les plaisirs de l'inconstance. Mais son cœur étoit-il fait pour les prostitutions? Egalité d'humeur, franchise, générosité, ton uni, esprit agréable, philosophie riante : voilà les heureuses qualités de Clerval. Quel caractère plus propre à rendre heureux, & Clerval lui-même, & ceux qui doivent vivre avec lui? N'auroit-on pas eu à regretter mille fois que tant de vertus eussent été ensevelies dans le célibat? Il vit Adélaïde, la connut, & forma le dessein de partager sa

86 DES HOMMES.

fortune avec elle. Qu'ai-je besoin, dit-il, de courir après de nouvelles richesses? N'en ai-je pas autant qu'il m'en faut pour vivre aisément? Adélaïde, vous êtes assez riche, puisque vous êtes vertueuse, & que je suis aimé. C'est bien là sentir ce que vaut la vertu unie à la beauté, & vouloir les acquérir au prix qu'elles méritent. Qu'on ne s'attende pas ici à un portrait brillant. On fait qu'il est des beautés que les peintres ne savent point rendre; & Adélaïde est de ce nombre. Toute sa personne est quelque chose qui s'insinue dans l'ame, qui la touche, qui s'y imprime, qui séduit, qui charme, qu'on sent avec vivacité, qu'on ne peut rendre par aucune expression, & qui charme encore. O Clerval! ô Adélaïde! ô les plus

vertue
la terr
voyan
cée de
Puiffie
tir plus
tume,
bonheu
laisser
l'autre
vous vo
mille au
& Adé

* Malgre
avoir aux
rait qu'on
humblemen
tre ces deu
on. Quand
es gens au
ur amitié
at d'en dé

DES HOMMES. 87

vertueux époux qui soient sur la terre ! Embrassez-vous , en voyant cette foible esquisse tracée de la main de l'amitié. Puissiez-vous en cet instant sentir plus vivement que de coutume , tout le prix de votre bonheur ! Puisse le ciel vous laisser jouir long-tems l'un de l'autre , & vous permettre de vous voir revivre dans une famille aussi aimable que Clerval & Adélaïde * !

* Malgré l'air de paradoxe que pourroit avoir aux yeux de bien des gens , le portrait qu'on vient de lire , je supplie très-humblement mes lecteurs de ne point prendre ces deux époux pour deux êtres de raison. Quand on a le bonheur de connoître des gens aussi estimables , & qu'on jouit de leur amitié , il me semble qu'on est bien en état d'en démontrer l'existence.

CHAPITRE VIII.

L'homme machine.

QUELQU'UN se trouvant un jour dans un cercle où l'on dissertoit sur les mariages, & où il faisoit une assez vive sortie sur les époux du siècle, entendit une femme chuchoter à l'oreille d'une autre ; *Bon dieu ! cet ours se mariera-t-il jamais ?* Je n'en fais rien, répondit assez tranquillement le critique ; car je ne veux prendre d'engagement sérieux , que quand je me sentirai en état de le remplir comme pere & comme époux vertueux.

Mais si vous demandez à Dorimond pourquoi il veut se marier, il vous répondra tout uni-

ment
une fe
Voilà
motif
mine à
core si
dre est
tuelle.
gure ;
peu de
s'exéc
point po
ne femm
ble. Ce
son prop
que s'en
pour av
devenir
Dorimon
se sera p
rurer la
sensuels.
veut u

DES HOMMES. 89

ment qu'il n'en fait rien. Il veut une femme. C'est sa manie. Voilà tout ce qu'il fait. Aucun motif raisonnable ne le détermine à s'engager. Il ignore encore si l'épouse qu'il va prendre est sage, sensible, spirituelle. Il ignore même sa figure; & il s'embarrasse fort peu de tout cela. Si son dessein s'exécute, ce ne sera sûrement point pour faire le bonheur d'une femme: il n'en est pas capable. Ce ne sera point pour faire son propre bonheur. Il ne peut que s'ennuyer. Ce ne sera point pour avoir la satisfaction de devenir un bon pere de famille. Dorimond ne pense point. Ce ne sera pas même pour se procurer la jouissance des plaisirs sensuels. Dorimond ne sent pas. Il veut une femme.

CHAPITRE IX.

Le stoïcisme.

ON rencontre fort souvent dans le monde des gens à qui tout paroît égal. Si on veut les en croire, rien ne leur fait peine, les affronts les plus humilians ne font pas sur eux la plus légère impression. Vous diriez qu'ils n'ont point d'ame.

Voici un grand exemple de cette espèce de stoïcisme. Damis étoit un de ces hommes singuliers. Il avoit reçu, à la vérité, une éducation admirable pour son système; c'est-à-dire, que ses parens, suivant la coutume, l'avoient abandonné à un excellent gouverneur, à qui la bonne ou la mauvaise conduite de son

deve
pourvu
A pe
dans le
réputat
roduisi
me très
Comme
maison
dentelle
l'impud
en consc
ques avi
tint des
niateur :
ême de
rent du
monteuse
Damis,
ême : i
ongédié
ment ; m
é, je per
affliger

deve étoit fort indifférente ,
pouvû qu'il fût bien payé.

A peine Damis eut-il débuté
dans le monde , qu'il se fit une
réputation. Un de ses amis l'in-
troduisit d'abord chez une fem-
me très - sage & très - aimable.
Comme il n'apporta dans cette
maison que des dorures , des
dentelles , des diamans & de
l'impudence , on se crut obligé
en conscience de donner quel-
ques avis. Damis en murmura ,
fit des propos & devint calom-
niateur : mais parce que le sis-
tème de cette dame étoit diffé-
rent du sien , elle le fit chasser
monteusement par ses laquais.
Damis , en sortant , dit en lui-
même : il est vrai que me voilà
congédié un peu vigoureuse-
ment ; mais , tout bien considé-
ré , je pense que je ne dois point
m'affliger d'une pareille vétille.

Il y a tant d'autres femmes dans le monde qui me trouveront agréable, que je ne manquerai sûrement point d'occasions de me venger.

Il fut présenté ensuite dans d'autres maisons où regnoit la bonne compagnie. Il y essuya successivement le même sort que dans la première, avec plus ou moins d'éclat, ou plus ou moins d'humiliation. A chaque congé qu'on lui donnoit, il prenoit une nouvelle dose d'impudence, & alloit dire partout avec sa philosophie ordinaire, que tout cela lui étoit fort égal.

Un jour quelqu'un vint cependant à bout de mettre en défaut ce stoïcisme mal entendu. Damis osa insulter en public un homme de nom & de mérite, qui avoit le malheur de lui déplaire. C'étoit un militaire

du premier ordre. On fait que tout n'est pas indifférent à ces messieurs. Celui-ci voyant qu'il avoit encouru l'indignation de Damis, & qu'il n'y avoit point d'autre moyen de capter sa bienveillance, lui couvrit la joue d'un fort grand soufflet, & chargea ses épaules d'une centaine de coups de canne. Damis eut beau vouloir tirer son épée, dire qu'il en auroit raison, & qu'on n'agissoit pas de la sorte avec un galant homme; l'autre lui répondit, en le chargeant toujours, que cela lui étoit fort égal. Qu'il ne vouloit pas se couper la gorge avec un misérable frappeur, qu'il avoit fait ses preuves, qu'il y avoit trente ans qu'il se sacrifioit pour la patrie, & beaucoup d'autres choses de cette nature. Le magnanime Damis se vit réduit à demander

très-humblement pardon de la
 fotise, & courut à son logis,
 où il fut obligé de garder le lit
 pendant deux jours. Mais à pei-
 ne la douleur de ses épaules fut-
 elle passée, qu'il reparut dans
 le monde avec plus de front que
 jamais, en disant à tous ceux
 qui savoient son aventure, que
 cela lui étoit d'une indifférence
 singulière.

Quelque tems après, notre
 philosophe eut un petit procès
 avec un ouvrier qu'il avoit chi-
 cané sur le prix d'un ouvrage.
 Cet homme trouva le moyen
 de prouver son bon droit. Il
 gagna le procès, & Damis fut
 condamné aux dépens. En sor-
 tant de l'audience, il ne man-
 qua pas de dire tout haut que
 cela lui étoit fort égal : mais en
 même tems, il décria le magi-
 strat, & le taxa de prévarication.

Le ma
 lon les
 fit met
 sortit q
 juge un
 Les g
 de Dam
 bien, r
 nes qu'i
 les frui
 philosop
 il étoit
 être plu
 res & p
 conseilla
 femme.
 cet en
 lui étoit
 on, ou
 conforme
 épousa
 caractère,
 qu'on lu
 bonhe

Le magistrat qui avoit jugé selon les loix & le bon sens, le fit mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après avoir fait à son juge une réparation authentique.

Les gens de la connoissance de Damis, qui lui vouloient du bien, regardoient toutes les scènes qu'il s'étoit attirées, comme les fruits d'une assez mauvaise philosophie. Ils pensèrent que s'il étoit marié, il auroit peut-être plus d'égards pour les autres & pour lui-même. On lui conseilla donc de prendre une femme. Il consentit sans peine à cet engagement, parce qu'il lui étoit égal de demeurer garçon, ou de devenir époux; & conformément à ses principes, il épousa sans connoître le caractère, ni l'esprit de celle qu'on lui avoit destinée. Il eut le bonheur néanmoins de se

96 DES HOMMES.

voir pourvu selon qu'il le méritoit, je veux dire d'une femme qui lui donna lieu d'exercer son esprit d'égalité. Elle étoit joueuse, coquette & hautaine. Toutes les fois que Damis étoit prêt à entrer dans l'appartement de madame, il avoit grand soin de tousser fort haut, afin qu'on l'entendît. Il oublia un soir son rhume ordinaire. Il vit les choses dans un état si singulier, qu'il ne put d'abord s'empêcher de paroître un peu surpris. Mais, en homme qui savoit son monde, il tourna la tête d'un autre côté, & se remit à merveille. Il prit ensuite à part l'homme de compagnie de madame, & lui dit avec beaucoup de tranquillité : un autre que moi auroit peut-être fait du bruit, & vous eût fait souvenir de vos oreilles, mais

ne fais
galant
éclat.
événem
nous a
façon,
si peu c
qu'en v
seine d
vous de
prudent
aut-il u
la vie.
De ren
se pro
es visite
ne mada
ant trois
qu'ell
ns l'ou
pondoir
urs de r
it fort é
pour
eres.

je fais vivre, & je suis un trop
galant homme pour causer un
éclat. Ce sont d'ailleurs des
événemens si communs chez
nous autres gens d'une certaine
façon, & ces événemens sont
si peu de chose en eux-mêmes,
qu'en vérité, cela ne vaut pas la
peine d'en parler. Tout ce que je
vous demande, c'est d'être plus
prudent désormais; car encore
faut-il un peu de décence dans
la vie.

De tems en tems aussi, Damis
se promenant, ou en faisant
des visites, apprenoit, tantôt
que madame avoit changé d'a-
vant trois fois en un mois, tan-
tôt qu'elle avoit perdu trois
louis en une séance. Il
pouvoit toujours aux don-
neurs de nouvelles que cela lui
paroissoit fort égal, & qu'il n'étoit pas
pour songer à de pareilles
affaires.

98 DES HOMMES.

Pendant que la femme multiplioit les infidélités & les pertes, le mari fréquentoit chez une vertueuse personne qui lui faisoit l'honneur de le ruiner à double égard. Ces tendres époux, selon l'ordre établi, ne se trouvant pas souvent ensemble, vivoient dans la plus parfaite intelligence ; lorsqu'une petite bagatelle vint troubler une si belle union & déranger toutes les affaires.

Un beau matin, Damis rentrant chez lui, trouva sa maison en proie à une trentaine de créanciers qui, accompagnés de sergens, commençoient à exécuter ses meubles. On dit que malgré son système il ne put s'empêcher de trouver cela fort malhonnête : mais il alloit ouvrir les yeux pour la première fois. On lui fit voir

le mo
intenc
fort ég
lui pr
lui res
une p
tre. C
à moi
contin
teur. E
après
banni
battu,
ruiné,
ses ma
tenant
toyable
modiqu
sa sub
maladie
médiab
ses pla
s'expat
un asi

DES HOMMES. 99

le montant de ses dettes ; & son
intendant, à qui sûrement il étoit
fort égal que Damis fût ruiné ,
lui présenta l'état des biens qui
lui restoit. La femme en eut
une partie ; les créanciers l'au-
tre. Ces gens ne se trouvant pas
à moitié remplis de leur dû ,
continuerent à vexer leur débi-
teur. Enfin l'infortuné Damis ,
après avoir été successivement
banni de toutes les sociétés ,
battu, emprisonné, mal marié,
ruiné, trahi par sa femme &
ses maîtresses, poursuivi main-
tenant par des créanciers impi-
toyables, réduit à une pension
modique, suffisante à peine pour
sa subsistance, attaqué d'une
maladie honteuse devenue irre-
médiable par l'intempérance de
ses plaisirs, fut contraint de
s'expatrier, & d'aller chercher
un asile dans quelque terre

100 DES HOMMES.

étrangère. On prétend que ses remords l'y suivirent, & qu'il sentit alors combien son système étoit défectueux. Mais il n'étoit plus tems.



D

CH

Très -

aux

dont

les f

SI je

sur

du beau

lontiers

mez po

Ne dite

voles ,

perfides

gantes ,

impertin

es, inc

des, cap

vains, o

omme

CHAPITRE X.

*Très - humbles remontrances
aux hommes , sur la maniere
dont ils se conduisent avec
les femmes.*

SI je ne craignois d'attirer
sur moi tous les brocards
du beau monde , je dirois vo-
lontiers aux hommes : ne déclamez point contre les femmes.
Ne dites point qu'elles sont frivoles , inconstantes , foibles , perfides , capricieuses , extravagantes , vaines , orgueilleuses , impertinentes. Vous êtes frivoles , inconstans , foibles , perfides , capricieux , extravagans , vains , orgueilleux , impertinens comme elles. Je vous en avertis

102 DES HOMMES.

de bonne amitié. Elles sont vicieuses, parce que vous l'êtes, & que vous voulez qu'elles le soient ; & si vous voulez être de bonne foi, vous conviendrez que ce sexe n'a que les défauts du vôtre, & ceux que vous lui donnez. Commencez vous-mêmes par être raisonnables, devenez vertueux, & prenez les rênes du gouvernement. Conduisez, & ne vous faites plus conduire. N'adorez plus leurs caprices, n'encensez plus leurs sottises, n'applaudissez plus à leurs foiblesses, ne les excitez plus au crime. Vous les séduisez ; vous seriez fâchés qu'elles résistassent à vos injustes desirs, & cependant vous voulez qu'elles y résistent. Sachez donc une fois vous accorder avec vous-mêmes. Vous aimez qu'elles sachent danser, chanter, tou-

cher u
heure
éduca
& à c
parle
du co
sentir
solide.
leur a
à form
Qu'ell
avant
les coe
lesaju
l'usage
des mo
vous d
vous
montre
nature
pareille
descen
rentrez
& répo

DES HOMMES. 103

cher un instrument ? A la bonne heure. Mais ne bornez pas leur éducation à des arts agréables & à des frivolités. Qu'on leur parle un peu moins des graces du corps , & qu'on leur fasse sentir les avantages d'un esprit solide. Qu'on songe à élever leur ame aux grandes choses , à former leur cœur à la vertu. Qu'elles apprennent à penser , avant d'apprendre à connoître les coëffures *d'un singulier rare* , les ajustemens *d'un goût divin* , l'usage *merveilleux* du rouge & des mouches. Pourquoi exigez-vous d'elles une fidélité , dont vous êtes si éloignés de leur montrer l'exemple ? Est-ce là nature qui vous conseille une pareille injustice ? Hommes , descendez dans vous-mêmes , rentrez au fond de vos cœurs , & répondez-moi. Pourquoi ces

104 DES HOMMES.

habillemens où régner l'indécence & l'immodestie ? Pourquoi ce luxe, ces assemblées, ces bals, ces fêtes, ces parures ? Pourquoi ces propos libres, ces louanges outrées, ces romans licentieux ? Un bon livre de morale qui orneroit l'esprit en épurant le cœur, ne figureroit-il pas aussi-bien sur une toilette, qu'une misérable brochure, enfant du desœuvrement & du libertinage ? Un époux sage & vertueux n'auroit-il pas aussi bonne grace dans ses assiduités avec sa femme, que quatre ou cinq écervelés, dont le premier mérite est de n'avoir pas un grain de sens commun ? Vous voulez des mœurs ! Prenez donc le rouge, les mouches, les romans, les vaudevilles à équivoques, les vers obscènes ; & jetez tout au feu. Purgez vos lo-

ciétés.
ce qu
dans f
il le fa
nuisib
nature
traits.
tié de
la plu
gnera
avec
l'inno
Mais j
te cor
Homn
déclan
mes ,
dans l
Ou ch
gnez p
blés q
rez qu
j'enter

DES HOMMES 105

ciétés. Faites dans votre monde ce que le sage cultivateur fait dans son jardin. Elaguez quand il le faut. Ecrasez tous les insectes nuisibles ou inutiles. Que la seule nature paroisse avec tous ses attraits. Alors la plus belle moitié de vos sociétés en deviendra la plus précieuse ; la paix régnera chez vous & fera régner avec elle tous les plaisirs de l'innocence & de la vertu

Mais je me plais trop dans cette contemplation chimérique. Hommes , je vous le repete ; ne déclamez point contre les femmes , tant que vous resterez dans l'inaction où vous êtes. Ou changez , ou ne vous plaignez point ; elles ne seront aimables que quand vous souhaiterez qu'elles le soient mais j'entends crier au fanatisme.

CHAPITRE XI.

Songe moral.

UN homme qui se prétendait philosophe eut une nuit le songe le plus affligeant qu'on puisse avoir quand on s'est fait quelques principes ; si toutefois un songe peut affliger. Il rêva qu'il étoit dans une maison où l'on faisoit partie de se métamorphoser en monstres pour courir à une de ces assemblées brillantes & tumultueuses appellées vulgairement *bals*. La dame du logis voulut absolument qu'il fût de cette partie. Monsieur le philosophe , lui dit-elle , je prétends que vous soyez des nôtres , & que vous vous déguisiez , dussiez-vous

prene
Non ,
répon
rai po
les ex
mais j
vie d'
avec
vous v
tre , &
toutes
les plus
même a
ou six c
sauter ,
les une
semble
spectac
A per
roles , q
à coup
ce imm
qu'on p
magnifi

prendre un habit de mandarin. Non, madame, s'il vous plaît, répondit-il, je ne me défigure-rai point. Je veux bien suivre les extravagances des autres, mais je n'ai pas la moindre envie d'y participer. J'irai au bal avec ma figure ordinaire, si vous voulez bien me le permettre, & soyez sûre que je verrai toutes vos sottises avec les yeux les plus philosophiques. Je suis même assez curieux de voir cinq ou six cens machines organisées sauter, courir, & se précipiter les unes sur les autres. Il me semble que cela doit faire un spectacle fort agréable.

A peine eut-il achevé ces paroles, qu'il lui sembla être tout à coup transporté dans une place immense, ornée de tout ce qu'on peut imaginer de plus magnifique. Il entendoit un fort

108 DES HOMMES.

grand bruit ; & à travers un gros tourbillon de poussière, il apperçut enfin quelque chose qui se remuoit violemment. Alors il crut être dans un monde nouveau. Il pensa qu'on s'étoit moqué de lui ; & malgré l'idée qu'il s'étoit formé de ces sortes de spectacles, sa surprise fut extrême. Il demanda de bonne foi si c'étoient réellement des hommes qui composoient cette fourmillière bizarre qu'il voyoit s'agiter avec tant de vivacité. Il avança de quelques pas ; & se mêlant avec l'assemblée, il commença en effet à distinguer quelques figures humaines.

Dans le tems qu'il parcouroit le salon, on vit entrer une femme habillée dans un goût si singulier, que tout le monde, en ce moment, n'attacha plus les

yeux
sophe
comm
c'étoit
miere
grand
en faiso
à pein
ble : el
té, cor
couver
ton plâ
de ses
ainsi di
velle n
elle s'o
tous les
le tour
auprès
d'une f
qu'un pe
lui fit to
rées en
qu'il rép

yeux què sur elle. Notre philosophe la reconnut d'abord, & commença par la dédaigner : car c'étoit une femme de la première distinction, qui avoit un grand pouvoir à la cour, & qui en faisoit les plaisirs. Cependant à peine étoit-elle reconnoissable : elle n'avoit point à la vérité, comme les autres, le visage couvert d'un morceau de carton plâtré & vernissé; mais l'art de ses femmes avoit su, pour ainsi dire, lui donner une nouvelle maniere d'être. Comme elle s'occupoit à folâtrer avec tous les jeunes gens en faisant le tour du salon, elle arriva auprès du philosophe. Il étoit d'une fort belle figure, quoiqu'un peu froide. Elle le lutina, lui fit toutes les agaceries usées en cas pareil; & voyant qu'il répondoit à ses galanteries

110 DES HOMMES.

par de profondes révérences , elle le tira à part , & lui dit : je vois bien que vous me connoissez , mais je vous prie d'agir avec moi comme s'il n'en étoit rien , & de garder le secret. Comment est-il possible , madame , répondit le sage un peu ému , que tant de gens qui vous approchent tous les jours , ne vous reconnoissent point ici. Il faut qu'on cesse d'avoir des yeux , en entrant dans ce lieu d'enchantement. En vain vous voulez cacher une déesse sous les traits d'une mortelle ; la divinité perce chez vous de toutes parts ; & moi , qui n'ai jamais eu le bonheur de vous parler ; moi , dis-je , qui ne vous connois que pour vous avoir vûe en public , je n'ai pas été un instant la dupe de ce déguisement , dans lequel l'art

a trava
à nos
charma
Le p
venu fl
ment.
ton de
dame c
l'amour
de son
laide ;
ées , tan
faire qu
avec in
& qu'el
ne un an
trouvoit
et , qu
ant de
e se p
roTECTIO
u'il av
avant
s'étoit

DES HOMMES. III

a travaillé vainement à dérober à nos yeux ce qu'il y a de plus charmant dans la nature.

Le philosophe étoit ainsi devenu flatteur dès le premier moment. Il prenoit à merveille le ton de la cour. Il affuroit à la dame qu'elle étoit belle *comme l'amour*, tandis que dans le fond de son cœur il la jugeoit très-laide ; qu'elle dansoit *comme les fées*, tandis qu'il ne lui avoit vû faire que trois ou quatre sauts avec indécence & sans grace ; & qu'elle avoit de l'esprit *comme un ange*, tandis qu'il ne lui trouvoit que du jargon. En effet, quel étoit le vrai but de tant de fausses louanges ? Celui de se procurer une puissante protection & une fortune. Dès qu'il avoit apperçu la dame, et avant même qu'il lui parlât, il s'étoit déjà proposé de lui de-

112 DES HOMMES.

dier ses ouvrages qu'elle n'entendrait pas & qu'elle auroit soin de ne pas lire.

Pendant que la philosophie dispa-roissoit insensiblement ; l'assemblée , qui avoit moins l'air d'une société de plaisirs , que d'une mer orageuse , amena un flot impétueux qui sépara la dame & son sage. Il la perdit de vûe. Le voilà desespéré ; il parcourt cent fois le salon , il cherche & recherche dans tous les coins , il sue à grosses gouttes , il se désole. Las enfin de tant de peines inutiles , il entre dans une loge où il n'y avoit personne , il s'abandonne à son désespoir , & laisse tomber quelques larmes qui n'étoient pas philosophiques. Il ne s'avisa pas même d'appeller la philosophie à son secours. Il l'auroit regardée alors , ou comme une

consolation
commune
amoureuse
La
ment d
il révo
re à son
entrer
même.
tôt , &
point in
& répo
horrible
voit per
suite , ils
En ve
après qu
en , vo
combien
ui vous
ue cela
armiez
ous une
e nous

DES HOMMES. 113

consolatrice impuissante , ou
comme un objet odieux à son
amour propre.

La tête appuyée languis-
samment contre la grille de la loge,
il rêvoit depuis une demi-heu-
re à son infortune , lorsqu'il vit
entrer la dame dans sa loge
même. Elle le reconnut aussi-
tôt , & lui demanda s'il n'étoit
point indisposé. Il leva la tête ,
& répondit qu'il s'étoit ennuyé
horriblement depuis qu'il l'a-
voit perdue de vûe. Et tout de
suite, ils relirent conversation.

En vérité , lui dit la dame ,
après quelque moment d'entre-
tien , vous ne sauriez croire
combien je m'intéresse à tout ce
qui vous regarde . . . Mais c'est
que cela est singulier , vous me
charmez , & j'ai conçu pour
vous une estime . . . car depuis
que nous sommes ensemble ,

114 DES HOMMES.

vous m'avez dit mille choses toutes plus jolies les unes que les autres. (Il lui avoit effectivement débité un assez bon nombre de fadeurs.) Enfin je veux absolument faire quelque chose pour vous ; mais je prétends que vous me disiez sans détour qui vous êtes.

Les philosophes sont naturellement fort sensibles. Celui-ci fut pénétré de l'attention de sa dame. Il lui dit qu'il étoit le fils d'un homme fort obscur , qui faisoit un petit commerce avec probité , mais qui n'avoit point de fortune ; que pour lui, il travailloit à mériter quelque protection puissante qui lui procurât une place où il pût vivre avec honneur. Il n'eut garde d'avouer qu'il étoit philosophe. Il ne l'étoit plus , & un pareil aveu auroit tout gâté.

La da
ra qu
& lui
tems
sage é
Le l
au sag
pour c
sage t
palpita
vive &
timide
ment e
quoiqu
plus en
core eu
& impu
Enfin i
graces c
sa fortu
lorsque
pour re
on bon
qua &

DES HOMMES. 115

La dame parut satisfaite, l'assura qu'elle feroit tout pour lui, & lui permit d'aller lui faire de tems en tems sa cour. Notre sage étoit comblé de joye.

Le bal fini, la dame ordonna au sage de lui prêter le bras pour descendre l'escalier. Le sage trembloit de plaisir. La palpitation est l'effet d'une gaité vive & forte. Naturellement timide, il descendoit doucement en baissant les yeux : car quoiqu'il fût dans la faveur la plus enviée, il n'avoit pas encore eu le tems de devenir fier & impudent, suivant l'usage. Enfin il étoit dans les bonnes grâces d'une grande dame, & sa fortune étoit presque faite, lorsque levant un peu les yeux pour regarder celle qui faisoit son bonheur, le pied lui manqua & le fit rouler jusqu'au

116 DES HOMMES.

bas de l'escalier. A ce coup funeste , le philosophe s'éveilla en sursaut , la dame & la fortune s'évanouirent ; & quand il fut revenu de l'illusion , il dit en lui-même : voilà donc comme les circonstances changent les hommes : le matin , philosophes & vertueux , parce qu'ils sont dans leur cabinet , ou avec une société devant laquelle ils n'ont point à rougir de ces qualités ; le soir , vils esclaves , lâches courtisans , adulateurs infâmes , parce que leur intérêt les porte à cette ignominie.

Et comme ce songe avoit extrêmement affecté notre philosophe , il y pensoit toujours , & s'écrioit de tems en tems : ô nature ! pourquoi nous avez-vous formé si foibles , que nous ne puissions jamais compter sur

nous-
chions
ce qu
d'hui
cœur

DES HOMMES. 117

nous-mêmes , que nous ne fa-
chions pas si nous ferons demain
ce que nous sommes aujour-
d'hui , & que notre propre
cœur ne soit pas à nous ?



CHAPITRE XII.

Problème.

CERTAINS rêveurs ont prétendu que la foiblesse, & conséquemment la méchanceté, étoit un appanage de la nature humaine. Je ne m'amuserai point à combattre cette opinion. Il est du moins évident que si l'homme naît avec des principes de vertu dans le cœur, il employe souvent sa vie à corrompre ces principes. Mais j'ai un problème intéressant à faire résoudre par un homme grave. Pourquoi ceux qui prêchent le vice, ont-ils toujours soin de prêcher d'exemple ? Et pourquoi les apologistes de la vertu s'en tiennent-ils si souvent à de beaux discours ?

CHAPITRE XIII.

Conversation avec un labou- reur.

JE remarquois un jour en me promenant, un homme qui labouroit une piece de terre. J'aime naturellement à réfléchir. Je m'arrêtai tout court; &, les bras croisés, je me mis à rêver profondément sur ce qui s'offroit à ma vûe. Il faut convenir, dis-je, alors en moi-même, que le gouvernement de ce monde est une chose bien singulière. Voilà un homme qui se met à travailler pour nourrir ses semblables, & cet homme est ignoré ou méprisé : car tel est le sort de tous les cultivateurs dans la plus grande partie du

monde connu. Notre France, par exemple, est située dans un climat tempéré, & son terrain est très-fertile en tout ce que la nature peut produire de meilleur pour la nourriture des hommes. Cependant ce terrain étant en friche en une infinité d'endroits, ne rend pas à beaucoup près ce qu'il est en état de rendre ; mes compatriotes se trouvent réduits à acheter des étrangers de quoi suffire à leur subsistance : & cela, par l'avilissement où est plongée l'agriculture, & les maux qu'on fait souffrir aux agriculteurs. La législation françoise semble avoir entièrement oublié cette partie économique, si nécessaire à l'humanité. En effet, nos premiers législateurs (si toutes fois ils méritent ce grand nom) étoient à peine des hommes.

C'étoient

C'étoient
res,
rapi
arme
les p
le ter
taires
destru
barba
plus
profes
m'éton
soient
gloire
mes, ay
un art
l'unive
En fa
vois le c
méditois
sur le so
manité,
ant d'a
venue, c

DES HOMMES. 121

C'étoient au moins des barbares, qui n'ayant que l'esprit de rapine & de conquête, toujours armés, toujours prêts à désoler les peuples, ne prenoient que le tems de faire des loix militaires, c'est-à-dire, des loix destructives; & traitoient de barbare la plus ancienne, la plus noble, & la plus utile des professions. Ainsi je ne dois pas m'étonner que des gens qui faisoient consister l'honneur & la gloire à savoir égorger des hommes, ayent abhorré ou méconnu un art qui donne du pain à l'univers.

En faisant ces réflexions, j'avois le cœur tout pénétré. Plus je méditois, plus je m'attendrissois sur le sort de notre pauvre humanité, que l'on maltraite avec tant d'aisance. L'heure étant venue, où mon laboureur de-

122 DES HOMMES.

voit prendre un instant de repos , je le vis s'asseoir au pied d'un arbre , & tirer de sa poche un morceau de pain noir & rassis , qu'il commença à manger d'un appétit dévorant. J'avancai vers lui. Cet homme qui n'avoit jamais parlé qu'à son seigneur , parut tout surpris de voir une figure humaine l'aborder avec un air de bonté. Je pris séance à ses côtés , & nous entrâmes en conversation. Vous n'avez sûrement pas cru , lui dis-je d'abord , être l'objet de mes réflexions ; cependant il est très-vrai que vous m'occupez beaucoup depuis un quart-d'heure. La chose dont je veux vous prier , vous paroîtra peut-être singulière ; c'est de me permettre de vous voir manger. Je m'apperçois que le repas que vous faites , vous sem-

ble
soit
J'
dez
hom
avez
fire d
le so
l'être
Je
répon
que je
que f
point.
ciel de
fede.
j'ai la p
la liber
ce , je
pour le
peu la
sitions
tout de
dure &

DES HOMMES. 123

ble délicieux , quoiqu'il ne le soit pas en effet.

J'ignore si vous vous regardez intérieurement comme un homme heureux ; mais vous en avez la physionomie , & je desire de tout mon cœur que vous le soyez comme vous paroissez l'être.

Je ne suis point malheureux , répondit le payfan : l'ouvrage que je fais tous les jours , quoique fort pénible , ne me déplaît point. Je ne demande rien au ciel de plus que ce que je possède. J'ai peu de chose , mais j'ai la paix. Si j'avois seulement la liberté de parler à mon prince , je me jetteroïs à ses genoux pour le supplier de diminuer un peu la taille & les autres impositions qui m'accablent , & surtout de faire changer la manière dure & cruelle dont on les per-

124 DES HOMMES.

çoit. Je n'ose espérer ce bonheur : ainsi je n'y pense point, & je vis tranquille.

Mon ami, lui repartis-je, je crois que vous devez espérer un avenir plus heureux. La raison humaine sort sensiblement de son enfance. Les progrès qu'elle fait tous les jours, me font penser que les hommes ramèneront enfin leurs idées à la nature. Alors il n'y aura plus de barbarie. Alors le gouvernement jettera un coup d'œil sur vos campagnes, il gémira d'avoir tardé si longtems à mettre fin à vos malheurs ; & vous ferez ce que vous devez être, heureux & respectés.

Ah ! s'écria le laboureur en soupirant, ce que vous me dites est trop beau. Nous n'oserons jamais espérer tant de biens de la part des hommes. Nous

avons
té, le
voulo
poule
ches.
jourd'
bon pr
la mén
nous n
semblab
accorde
& qu'il
fût ma
sujets, a
Je fu
de mon
me le re
ressant.
je, que
gent l'am
quelques
& si l'on
que vous
pouvoit

DES HOMMES. 125

avons eu autrefois , à la vérité, le grand roi Henri IV. qui vouloit que nous eussions une poule au pot tous les dimanches. Il ne nous reste plus aujourd'hui que le souvenir de ce bon prince, dont nous bénissons la mémoire ; & sans doute que nous n'en méritons point de semblables , puisque le ciel les accorde si rarement au monde , & qu'il a permis que celui-ci fût massacré par ses propres sujets, au milieu de sa capitale.

Je fus frappé du bon sens de mon homme , & son discours me le rendit encore plus intéressant. Il est vrai , repliquai-je, que toutes ces choses affligent l'ame au point de la jeter quelquefois dans le désespoir : & si l'ombre de ce monarque que vous regrettez si justement, pouvoit venir sur la terre ,

126 DES HOMMES.

elle verseroit des larmes de sang à la vûe de ce désordre & de cet abattement où vous êtes plongés. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que nous autres amateurs de la nature, sommes plus affligés de votre état que vous-mêmes. Dans vos hermitages, où vous manquez presque du nécessaire, vous êtes en un sens mille fois plus heureux que les grands du monde, dont l'ame insatiable trouve toujours quelque chose à désirer. O mon ami ! heureux ceux qui, comme vous, n'ont, pour ainsi dire, d'autre sentiment que celui de l'instinct naturel ! Les connoissances étant bornées, les desirs le sont également, & ils ne s'apperçoivent point qu'ils manquent de certaines choses dont la privation coûte tous les jours des pleurs

aux a
tes pa
voir
pour
les pl
femm
qui,
ont ga
ses en
trois
Des
vienn
vos car
meuble
droits
n'êtes
satisfai
que no
à peine
ont enl
cens fa
lions ga
par mo
à leurs

DES HOMMES. 127

aux autres hommes. Vous n'êtes pas sûr, par exemple, d'avoir du pain à soixante ans, pour récompense des travaux les plus pénibles; & il y a des femmes dans notre capitale qui, avant l'âge de majorité, ont gagné des sommes immenses en se prostituant, & ruiné trois ou quatre millionnaires. Des exacteurs impitoyables viennent troubler la paix de vos campagnes, & exploiter vos meubles pour faire payer les droits du prince auxquels vous n'êtes pas toujours en état de satisfaire; & ces citoyens oisifs que nous appelons *traitans*, ont à peine atteint votre âge, qu'ils ont enlevé la substance de cinq cens familles, dissipé des millions gagnés par concussions ou par monopoles, & fait perdre à leurs créanciers légitimes les

128 DES HOMMES.

troisquarts de leur dû. Vous suez depuis le matin jusqu'au soir, tantôt à défricher une terre, tantôt à en moissonner une autre; & il y a cent de nos petits abbés de cour qui, s'ils ont le bonheur de plaire à une femme, en se mettant à ses genoux, ou en faisant sa partie, ou en comptant avec elle, obtiennent en une minute un bénéfice de vingt-cinq ou trente mille livres de revenus. Apparemment, interrompit le cultivateur, que ces messieurs s'occupent à quelque chose d'utile, à étudier, à prier dieu, à faire de bonnes œuvres, à soulager les infortunés. Vous ne connoissez point le monde, repris-je : on ne leur donne ces grands biens que pour les faire sortir de la décence de leur état. Au surplus, ils sont très-occupés. Leur ma-

tinée
à dor
fassent
de qu
même
toilette
confic
coup
malhe
moitié
n'en p
leur a
paroît
d'aller
ner, de
bals, a
tales
protect
l'effron
Vous d
vie fort
ainsi tr
pendan
avant c

DES HOMMES. 129

tinée est employée toute entière à dormir & à s'habiller. Qu'ils fassent leur toilette, ou celle de quelque femme, c'est la même chose pour eux. Or cette toilette est un ouvrage très-considérable & qui donne beaucoup de peines. Ces pauvres malheureux n'ont donc que la moitié du jour à eux, encore n'en peuvent-ils pas disposer à leur aise. Ils sont obligés de paroître dans le grand monde, d'aller, de venir, de se promener, de jouer, de se trouver aux bals, aux assemblées, aux spectacles, de faire leur cour aux protectrices, d'afficher partout l'effronterie & l'indécence. Vous devez sentir que voilà une vie fort fatigante. Quand ils ont ainsi traîné leur misérable corps pendant tout le jour & bien avant dans la nuit, ils rentrent

130 DES HOMMES.

chez eux , se couchent sur le duvet , & dorment sans pitié jusqu'au lendemain onze heures du matin : de sorte qu'il y a huit ou neuf heures que vous fuez pour les faire vivre , lorsqu'ils commencent à ouvrir les yeux. Vous avez une nombreuse famille , & vous la conservez aussi précieusement que si vous possédiez une grande fortune. Vous ne craignez point d'accomplir le vœu de la nature & de suivre cet instinct inné qui vous invite à travailler à la propagation de votre espèce. Il y a des femmes sauvages qui se font avorter pour plaire à leurs maris. Le luxe a introduit chez nous quelque chose d'aussi barbare : outre l'attention qu'ont les hommes de ne point se laisser aller à la tentation de remplir les devoirs du mariage , &

le for
donn
le , il
eux le
fes ce
se fon
nois u
l'opule
plus de
à un h
vivre l
vanter
ture , e
de son
raison d
qu'il air
ne peut
languiss
Il craint
que ; la se
l'ennuye
lité de p
Si vous lu
che de se

DES HOMMES. 131

le soin qu'ils prennent de ne se donner qu'une très-petite famille, il y en a qui prennent sur eux le soin de faire à leurs épouses ce que les femmes sauvages se font à elles-mêmes. J'en connois un qui vit dans le sein de l'opulence, qui possède dix fois plus de richesses qu'il n'en faut à un homme raisonnable pour vivre heureux, & qui ose se vanter d'avoir prévenu la nature, en faisant périr un fruit de son mariage. Il dit, pour raison de cet infâme assassinat, qu'il aime sa femme, & qu'il ne peut se résoudre à la voir languissante pendant neuf mois. Il craint que la terre ne lui manque; la seule idée d'une famille l'ennuye & le fatigue; la qualité de pere lui paroît ignoble. Si vous lui faites quelque reproche de son crime, il se caresse

132 DES HOMMES.

le menton , ricané & plaifante. En un mot , on ne peut voir perfonne qui fache outrager la nature avec plus d'impudence. Si vous aviez plus d'ufage du monde , je n'aurois pas befoin de vous avertir que cet homme eft un financier. Vous attendiez-vous à ces horreurs ? Et vous , qui êtes pauvre , oferiez-vous commettre un crime auffi exécrationnable ? Voilà les fuites du luxe & de l'ambition. Vos paifibles hameaux ne font point infectés de ces attentats dont l'humanité frémit. On n'y connoît ni l'amour défordonné des plaifirs , ni la vanité , ni l'ambition , ni l'avarice. Ces funeftes paflions ne font pas encore parvenues jufqu'à vous. Il eft vrai que vous manquez de beaucoup de chofes : mais ne les connoiffant point , il eft impoffible que

vous
quem
en eft
Ceux
tant d
font en
toujou
tion , &
reux. '
la natu
Mon
alors c
l'ambiti
J'ent
fièvre a
fouvent
font tou
en font
dévoran
nes , de
font inca
fureur c
ruines de
re quelc

DES HOMMES. 133

vous les désiriez ; & conséquemment , la privation vous en est absolument indifférente. Ceux qui sont surchargés de tant d'honneurs & de richesses, sont encore rongés par les desirs toujours renaissans de l'ambition, & n'en sont pas plus heureux. Tout est compensé dans la nature.

Mon laboureur me demanda alors ce que j'entendois par l'ambition ?

J'entends, répondis-je, une fièvre ardente dont il résulte souvent des convulsions qui font tourner la tête à ceux qui en sont attaqués ; une flamme dévorante que les ames communes, de la trempe de la vôtre, sont incapables de sentir ; une fureur de s'agrandir sur les ruines de tout ce qui peut mettre quelque obstacle à l'éléva-

134 DES HOMMES.

tion d'un homme , je veux dire, sur les ruines de la conscience, de la bonne foi , de l'amitié , de l'amour même & de la tendresse du sang.

Voilà , me direz-vous , une passion bien noble : car il faut beaucoup de grandeur d'ame pour oser faire de si généreux sacrifices. Considérez plutôt combien cette passion est contradictoire avec elle-même. Est-il question de devenir grand ? Vous le deviendrez peut-être, mais après vingt années de petitesse & d'humiliation. Et telle est la bisarrerie de l'ambition ; que pour la satisfaire , il faut être tout le contraire de ce qu'on veut être. Je pourrois vous parler encore de ces orgueilleux imbéciles qu'un coup de faveur a élevés à un rang d'où ils foulent aux pieds tout

I
ce que
pectable
figure n
tres hon
petite, c
Ne crois
cur, qu
plutôt l
des rich
des pay
le sort c
bouffe q
lui, & a
lambris
hier une
doigt, &
eux que
il s'arrê
peuple in
des dépe
resses, e
en équipa
mille in
gémisse

DES HOMMES. 135

ce que nous avons de plus respectable ; mais quoique leur figure ressemble à celle des autres hommes , leur ame est si petite , qu'elle est imperceptible. Ne crois donc pas , homme obscur , que le vrai bonheur habite plutôt le sein des honneurs & des richesses , que les cabanes des payfans. Garde-toi d'envier le sort de ce grand qui t'éclabousse quand tu passes devant lui , & admires sans regret les lambris dorés de ton prince : hier une épingle lui piqua le doigt , & il fut plus malheureux que toi-même. Faudra-t-il s'arrêter aux opinions d'un peuple insensé ? Un grand fait des dépenses énormes en maîtresses , en maisons , en jardins , en équipages. Trente peres de famille indigens sont à ses pieds & gémissent de ses prodigalités.

136 DES HOMMES.

Il doit des millions & ne s'acquitte envers personne. Il manque d'argent , & commet des bassesses indignes pour en avoir. On entend partout le vulgaire qui s'écrie : il est magnifique , il est grand , il fait se faire honneur de ses richesses. Mais le philosophe qui rapporte tout à la nature , se tait en pensant que cet homme dont on parle avec tant d'éloge , est petit & très-petit. Malgré cette justesse de discernement qu'on remarque dans le philosophe , le laboureur qui ne la possède point , est encore plus utile que lui à la société. L'un n'est qu'observateur , l'autre est agent. O mon ami ! cet aveu ne vous enorgueillira point ; vous êtes plus sage que le philosophe , & plus heureux que le riche. Vous êtes content de votre état , &

manq
riche
nécess
paix d
Là-
gnois q
tretien
d'être
quittai.
de voir
fût si m
social :
sage que
lement
le ciel d
pense de
bientôt r
miere sa
eau de f
les fix en

DES HOMMES. 137

manque au philosophe & au riche cette économie morale si nécessaire à l'homme pour la paix de son cœur,

Là-dessus , comme je craignois qu'en continuant mon entretien , le cultivateur ne cessât d'être heureux & sage , je le quittai. J'étois un peu chagrin de voir qu'un homme si utile , fût si méconnu dans le monde social : mais le cultivateur , plus sage que moi , reprit tranquillement sa charrue en bénissant le ciel de ce que pour récompense de ses sueurs , il alloit bientôt retrouver dans sa chaumière sa mauvaise soupe , son eau de fontaine , sa femme & ses fix enfans.



CHAPITRE XIV.

*Essai de méthaphisique
raisonnable.*

IL y a des hommes si orgueilleux, qu'ils voudroient être tout esprit. Il y en a d'autres si insensés, qu'ils voudroient être toute matiere : deux souhaits également ridicules, puisque nous ne connoissons ni l'essence de l'esprit, ni l'essence de la matiere. En raisonnant suivant les opinions reçues, ceux qui s'abandonnent tout entiers aux seuls plaisirs des sens, se mettent peu en peine de leur ame, & font tous leurs efforts pour oublier qu'ils en ont une : mais ils sentent malgré eux que ces efforts mêmes sont une preuve

spiritu
dresse
culatio
roient
la terr
corps v
les détr
nant.

De-là
différen
nature
sur cett
deux sex
l'amour
diviniser
ont cong
me & la
mettant a
toutes sp
s'entrent
e voulant
en sentim
chose pur
soin pu

spiritualité. Ceux qui ont l'adresse de tourner tout en spéculations métaphisiques , seroient volontiers des anges sur la terre ; mais les besoins du corps viennent tous les jours les détromper en les importunant.

De-là deux façons de penser différentes parmi nous sur la nature du bonheur , comme sur cette passion qui unit les deux sexes. Les uns entêtés de l'amour platonique , ont voulu diviniser cette passion , & en ont conçu l'idée la plus sublime & la plus absurde , en la mettant au rang de ces choses toutes spirituelles où les sens n'entrent pour rien. Les autres ne voulant pas que l'amour fût un sentiment , en ont fait une chose purement phisique , un besoin purement corporel. Je

140 DES HOMMES.

ne fais laquelle de ces deux idées révolte le plus la raison.

Dites-nous, jeune Iphis, que pensiez-vous, quand on vous vit entrer dans ce cercle de femmes, où vous trouvâtes une jeune personne qui vous étoit inconnue, & qui cependant vous parut si charmante au premier abord ? Qu'éprouviez-vous ? Que sentiez-vous ? Etoit-ce la vertu de Clarice, à qui vous n'aviez jamais parlé ; étoit-ce la pureté de ses mœurs, la noblesse de ses sentimens, la délicatesse de son esprit, qui vous la faisoient considérer avec une admiration si marquée, qui attachoient vos yeux sur les siens, qui tenoient en sa présence toutes les facultés de votre ame comme suspendues ? Eh quoi ! vous étiez déjà enflammé, votre cœur étoit déjà à Clarice

sans c
mérito
Iphis,
étoit-il
ge de v
vous in
le mor
Clarice
dites qu
liâtes en
elle, &
plus éb
vertus,
de ses c
donc,
éduisit,
minèrent
eût eu c
ne l'aurie
mais si C
e charm
nière son
Le véri
: c'est

DES HOMMES. 141

sans que vous fussiez si elle le méritoit ? Ah ! trop sensible Iphis , ce coup de sympathie étoit-il autre chose que l'ouvrage de vos sens ? Il est vrai que vous interrogeâtes bientôt tout le monde sur le compte de Clarice , & que vous n'entendites que des éloges ; que vous liâtes ensuite connoissance avec elle , & que vous fûtes encore plus ébloui de l'éclat de ses vertus , que vous ne l'aviez été de ses charmes. Convenez-en donc , Iphis ; la figure vous séduisit , les vertus vous déterminèrent. Je fais que si Clarice n'eût eu que de la beauté , vous ne l'auriez aimée qu'un instant : mais si Clarice n'eût point eu de charmes , vous n'auriez même songé à ses vertus. Le véritable amour est timide : c'est son caractère ; mais

142 DES HOMMES.

sans qu'on s'en apperçoive ,
sans qu'il s'en apperçoive lui-
même, il cherche la familiarité
comme le suprême bonheur.
La familiarité amene les desirs,
& c'est alors que l'amant a be-
soin d'être honnête homme.

Qu'est-ce donc qui sollicite
cet amant à demander un bai-
ser sur la main de sa maîtresse ?
Ce sont les sens , si je ne me
trompe. Il n'est pas du vérita-
ble amour , de l'amour le plus
pur , d'anéantir les sens. Il ne le
pourroit. C'est assez qu'il ait la
force de les contenir. C'est donc
par les sens que l'amour entre
dans le cœur. On s'aime, on se
le dit, on se le prouve par d'in-
nocentes caresses. On ne va pas
plus loin. Eh bien ! que s'en suit-
il ? On fera son bonheur
sans être obligé de commettre
un crime. Si l'amour anéantit

soit les
homme
un pen
roit po
taire br
principe
connoît

ger où i
der d'un
vois pas
donner à
baissée c
sentir.

A for
l'homme
er qu'il
ous les
es cieux
our moi
ivers est
ilité &
erre ouv
re de fl
uits ; qu

DES HOMMES. 143

soit les sens , quel mérite un homme auroit-il à surmonter un penchant qu'il n'éprouveroit point ? J'estime un militaire brave par honneur , par principe & par réflexion ; qui connoît toute l'étendue du danger où il court , & ose le regarder d'un œil fixe ; mais je ne vois pas quels éloges on peut donner à celui qui donne tête baissée dans le danger sans le sentir.

A force de métaphisique , l'homme est parvenu à s'imaginer qu'il est le plus parfait de tous les êtres & le souverain des cieux & de la terre. C'est pour moi seul , dit-il , que l'univers est fait. C'est pour mon utilité & mon plaisir que la terre ouvre son sein , qu'elle se pare de fleurs & se charge de fruits ; que les bêtes sauvages

144 DES HOMMES.

errent dans les forêts , que les
oiseaux se promènent dans les
airs , que les poissons nagent
dans l'océan. C'est pour moi
seul que le ciel offre un si ma-
gnifique spectacle , soit dans le
tems où il brille de cette clarté
sublime qui donne la vie à tout
ce qui respire ; soit dans le tems
où paroissant se replier sur lui-
même , il forme au milieu
des ombres un tableau moins
éblouissant & aussi admirable
que celui du jour. C'est pour
moi seul que les astres , ces glo-
bes lumineux que je vois rouler
sur ma tête , décrivent les cer-
cles qu'un moteur éternel a as-
signés à chacun d'eux. Les élé-
mens mêmes sont pour moi au-
tant d'esclaves soumis à qui j'ai
puis commander impunément.
L'homme parle. Silence , un
vers. Vils insectes , hideux rep-

tiles

tiles
plair
la te
sans
tentir
freux
vez tr
taisez-
cieux ,
pideme
rée , q
jour de
fait que
vol tém
meure c
issement
e monar
ez-vous
spèce :
ce maît
ême. C
istez.
C'est p
omme o

DES HOMMES. 145

tiles, que j'écrase quand il me
 plaît, rentrez dans le sein de
 la terre. Bêtes féroces, qui,
 sans ma permission, faites re-
 tentir les cavernes, de vos af-
 freux mugissemens, & qui de-
 vez trembler en ma présence,
 taisez-vous. Et toi, aigle auda-
 cieux, qui oses parcourir si ra-
 pidement les espaces de l'empirée,
 qui oses approcher du séjour
 des étoiles, séjour qui n'est
 fait que pour moi, suspends ton
 vol téméraire. Que tout de-
 meure dans un profond anéan-
 tissement. Voilà l'homme, voilà
 le monarque universel. Proster-
 nez-vous, animaux de toute
 espèce : rendez vos hommages
 à ce maître, vil esclave de lui-
 même. C'est pour lui que vous
 existez.
 C'est pour lui ! c'est pour toi,
 homme orgueilleux & miséra-
 tiles

ble ! Baïsse donc les yeux , & regarde à tes pieds. Si ce ver de terre pouvoit répondre à ce ton d'enthousiasme , n'auroit-il pas droit de te dire : homme , ton orgueil égare ta raison. C'est pour moi que tu es fait. Tu peux m'écraser à présent , parce que je suis le plus foible ; mais , dans un instant , ce sera à moi à te dévorer.

« Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette
 » misérable & chetive créature ,
 » qui n'est pas seulement maîtresse de soi , exposée aux
 » offenses de toutes choses , se
 » dise maîtresse & emperière de
 » l'univers , duquel il n'est pas
 » en sa puissance de connoître
 » la moindre partie , tant s'en
 » faut de la commander ? ...
 » Ce défaut qui empêche la
 » communication d'entre le

» bête
 » il p
 » elle
 » la f
 » poin
 » dons
 » Par
 » nous
 » com
 Eco
 veté d'
 quelqu
 querell
 genre h
 potisme
 » ingén
 » part à
 » prête
 » Les c

* Montaigne
 qui lisent ,
 sent solem
 mais il l'est

DES HOMMES. 147

» bêtes & nous , pourquoi n'est-
 » il pas aussi bien à nous qu'à
 » elles ? C'est à deviner à qui est
 » la faute de nous entendre
 » point : car nous ne les enten-
 » dons , non plus qu'elles nous.
 » Par cette même raison ; elles
 » nous peuvent estimer bêtes
 » comme nous les estimons. *

Écoutons maintenant la naïveté d'un homme d'esprit à qui quelques docteurs faisoient une querelle de ce qu'il refusoit au genre humain ce prétendu despotisme. « A mon égard , dit-il » ingénûment , je n'ai aucune » part à l'empire que l'homme » prétend sur tout l'univers. » Les chiens me mordent , si je

* Montagne , *Essais* , liv. 2. ch. 12. Ceux qui lisent cet écrivain sans réflexion , pensent solemment qu'il n'est occupé que de lui ; mais il l'est de la nature humaine.

148 DES HOMMES.

» n'y prends garde. Je n'ose
 » passer un bois , quand je fais
 » qu'il renferme des loups. A
 » peine me crois-je en sûreté ,
 » quand je vois des lions en-
 » chaînés. En hiver , je trem-
 » ble , quand je n'ai point de
 » feu. En été , je brûle , si je ne
 » cherche l'ombre & le frais.
 » En un mot , je trouve que le
 » ciel , les élémens , les ani-
 » maux , loin de m'obéir , me
 » font la guerre. Je pense même
 » qu'ils ne font guère plus sou-
 » mis à nos docteurs ; & je vou-
 » drois par curiosité voir un de
 » ces messieurs , avec les pom-
 » peux ornemens du doctorat ,
 » au milieu de cinq ou six mâ-
 » tins bien animés , à qui il op-
 » poseroit son superbe titre de
 » monarque de la terre. Je
 » prendrois plaisir à remarquer

» dan
 » peç
 » MA
 Que
 pour l
 vons-n
 surpris
 vons ce
 milieu c
 de foib
 tions ?
 Loin c
 bilaires q
 de soi-m
 plus inf
 nous ces
 monde so
 nous être
 ant à no
 reur. Nou
 i que l'a

Discours an
 decin de la f

DES HOMMES. 149

» dans cette conjoncture le ref-
» pect qu'ils auroient pour SA
» MAJESTÉ. *

Que de vérités humiliantes pour l'orgueil humain ! Ne devons-nous pas être étrangement surpris , quand nous appercevons ce monstre lever sa tête au milieu d'une foule de misères , de foiblesses & d'imperfections ?

Loin de nous ces esprits atrabilaires qui prennent tout amour de soi-même pour l'orgueil le plus insupportable. Loin de nous ces fanatiques ennemis du monde social , qui prétendent nous être utiles en nous exhortant à nous haïr de tout notre cœur. Nous pensons de bonne foi que l'amour propre n'est ni

Discours anatomiques du docteur Lamy,
Médecin de la faculté de Paris.

150 DES HOMMES.

un malheur, ni un défaut attachés à la condition humaine. Hazardons là-dessus quelques réflexions ; & peut-être nous convaincrions-nous que l'amour propre est la vraie source du bonheur & de la vertu.

Commençons par établir une distinction , afin d'éviter la confusion des idées & les disputes de mots : car il ne faut pas confondre l'orgueil avec l'amour propre : deux sentimens très-différents par leurs objets & par leurs fins.

Je dis que l'amour propre est un penchant inné , qui nous porte vers nous-mêmes , préférentiellement à tout objet extérieur ; & qui , par cette même raison , nous empêche d'oublier les devoirs que la nature nous a prescrits envers nos semblables.

Je dis que l'orgueil est un

senti
la ma
les po
veilla
doive
Il y
entre
pre ;
l'indu
rance.
distinc
Jette
mœurs
Il sem
autant
çois a
est sou
trieux :
pareffe
ce, on
lir tous
gne, o
la peine
prise. Ic

DES HOMMES. 151

sentiment factice , adopté par la malice des hommes , lequel les porte à agir contre la bienveillance respective qu'ils se doivent tous.

Il y a cette grande différence entre l'orgueil & l'amour propre ; que celui-ci est le pere de l'industrie : celui-là , de l'ignorance. Un exemple rendra la distinction plus frappante.

Jettons un coup d'œil sur les mœurs de deux peuples policés. Il semble que l'Espagnol ait autant d'orgueil , que le François a d'amour propre. L'un est souple , léger , actif , industrieux : l'autre , hautain , lourd , paresseux , indolent. En France , on se fait une loi d'accueillir tous les étrangers : en Espagne , on ne se donne pas même la peine de dire qu'on les méprise. Ici le prince fait unir son

152 DES HOMMES.

amour pour les peuples aux intérêts de sa couronne, fait fleurir les sciences, encourage les arts, protège le commerce, & permet aux hommes de savoir qu'ils sont hommes : là un exécration tribunal, se décorant du titre fastueux de *saint Office*, exerce un despotisme plus affreux que celui des descendans de Mahomet, plonge les hommes dans un anéantissement semblable à la mort, & ne les fait ressouvenir qu'ils vivent, que pour les éprouver par des supplices. Considérons l'état actuel des lettres dans les deux royaumes. D'un côté, on pleure à une représentation de Phedre : de l'autre, on est enchanté d'un combat de taureaux. *

* Tout ceci doit être entendu dans le sens général : on ne nie point les exceptions.

Ch
prop
les pe
de leu
trine
écrits
payen
gue pa
qui n'
de la
core p
ancien
homm
croyoi
sans. Il
qu'on
des gra
tations
ture d
noissoi
croyoi
raison
de leur
propre

DES HOMMES. 153

Chose admirable ! l'amour propre a suffi aux hommes pour les persuader de l'immortalité de leur ame. On voit cette doctrine répandue dans tous les écrits des savans de l'antiquité payenne. Elle est même en vogue parmi ces peuples sauvages qui n'ont pas la moindre notion de la divinité : ce qui paroît encore plus absurde. En effet, les anciens rendoient au moins hommage à des dieux ; ils les croyoient immortels & puissans. Il n'est donc pas si étonnant qu'on trouve dans les ouvrages des grands hommes, des dissertations sans nombre sur la nature de l'ame, qu'ils ne connoissoient point, mais qu'ils croyoient pouvoir connoître, en raisonnant selon les principes de leur religion & de leur amour propre.

154 DES HOMMES.

Voici au contraire des peuples sortant des mains de la nature, sans lumiere, sans connoissance; qui savent à peine que c'est le soleil qui les éclaire & qui vivifie leurs plantes; qui ne font aucune distinction de bien ni de mal moral. Je parle des différentes nations sauvages dont des hommes savans nous ont donné l'histoire, ou que l'expérience nous a fait connoître. * Tous ces sauvages croient l'immortalité de l'ame, sans admettre un être suprême & créateur. **

* Tels sont les Hottentots, les Hurons, les habitans des isles Antilles, ceux des isles Mariannes, & plusieurs autres, qui ont passé pour athées.

** Un historien raconte qu'un Caraïbe travaillant le dimanche, celui dont il avoit reçu des instructions sur l'existence d'un dieu & sur sa puissance infinie, lui dit : » dieu, qui a fait le ciel & la terre, sera » fâché contre toi de ce que tu travailles » aujourd'hui; car il a ordonné ce jour

C
épais
persu
certai
n'aur
tissem
tiere
quelle
propre
être,
timent
peuples
notre a
imperfe
malheu
l'homme

» pour son
brusquemen
contre lui
du monde
qui n'a p
& qui a f
grande fé
traité, je
ches pour

DES HOMMES. 155

Comment concilier cette épaisse ignorance , avec cette persuasion où ils sont qu'un certain souffle qui les anime , n'aura aucune part à l'anéantissement de la portion de matière dont il est enveloppé ? A quelle autre cause qu'à l'amour propre , à l'amour de notre être , attribuerez - vous ce sentiment unanime de tant de peuples ? Ceux qui regardent notre amour propre comme une imperfection , ou comme un malheur , disent en vain que l'homme en auroit été exempt ,

» pour son service. » Et moi , répondit brusquement le sauvage : « je suis fâché contre lui : car tu dis qu'il est le maître du monde & des saisons ; c'est donc lui qui n'a pas envoyé la pluie en son tems , & qui a fait mourir mes plantes par la grande sécheresse. Puisqu'il m'a si maltraité , je veux travailler tous les dimanches pour le fâcher. »

156 DES HOMMES.

s'il étoit resté dans l'état de nature. Le connoissent-ils bien, cet état de nature ? A-t-il jamais existé ? Quand a-t-il donc existé ? Que savent-ils si l'homme en société, n'est pas dans l'état de nature ? Tout ne prouve-t-il pas que nous sommes faits pour vivre en société ? Nous sommes donc comme nous devons être. Nous sommes donc dans notre état naturel. *

Mais que cet état de nature, tel qu'on le suppose, ait existé ou non ; il est toujours incontestable que dans le premier cas, l'homme auroit eu l'amour de

* Sur la sociabilité de l'homme, la nécessité de l'amour propre & de la société, & leur excellence ; voyez l'estimable ouvrage de M. Burlamaqui, intitulé : *Principes du droit naturel*. Première partie, ch. 5. & seconde partie, ch. 4.

soi-même : donc il auroit eu
 l'amour propre. La distinction
 qu'on a voulu faire entre l'un &
 l'autre est chimérique. On doit
 seulement penser que l'amour
 propre n'auroit pas pris tant de
 formes différentes. Je réponds
 donc à tous ces gens si curieux
 d'humilier la nature humaine :
 l'homme social a des vertus &
 des vices , parce qu'il a de l'a-
 mour propre. Or s'il eût con-
 servé son état primitif, il n'au-
 roit eu , selon vous , ni vices ,
 ni vertus. Seriez - vous assez
 hardi pour tirer la conséquen-
 ce , ou assez imbéciles pour ne
 pas la sentir ?

On veut encore que l'amour
 propre soit contraire à la mo-
 destie ; & c'est un sentiment
 très-accrédité chez le vulgaire.
 Qu'importe donc que je sois
 persuadé d'avoir fait de bonnes

158 DES HOMMES.

choses , si ma persuasion ne diminue pas en moi le désir d'en faire encore ? Qu'importe que je m'entretienne de ma vertu avec mon semblable , pourvû que ce soit sans une vaine ostentation , & pour lui faire aimer ses devoirs ? Les hommes , quelque puissans qu'ils soient , ne sont point faits pour jouir de mon anéantissement. C'est devant l'être suprême que je dois m'humilier.

Mais que dira-t-on , si je soutiens que rien n'affermir notre amour pour la vertu , comme de savoir que nous l'aimons en effet ? Or c'est notre amour propre qui nous instruit de nos perfections ; & plus on est content de soi , plus on désire de l'être encore. Car voici à peu près ce qu'un homme devenu sage par raisonnement , peut se

dire à
sans ou
cœur :
disposit
une inf
trouve
quer la
que je
tranqui
fait , qu
devoirs.
l'état le
quel mo
Ceux - l
bien men
qu'ils tro
licité dan
lors d'un
Quand j
désordre
avoue à
etits inst
point à la
ouce &c

DES HOMMES. 159

dire à lui-même , dans les instans où il rentre au fond de son cœur : je ne fais si c'est par une disposition naturelle , ou par une inspiration divine , que je trouve tant de plaisir à pratiquer la vertu. Je fais seulement que je n'ai jamais l'esprit si tranquille , ni le cœur si satisfait , que quand j'ai rempli mes devoirs. Je remarque que c'est l'état le plus délicieux dans lequel mon ame puisse se trouver. Ceux - là sont bien fous , ou bien menteurs , qui m'assurent qu'ils trouvent la suprême félicité dans le tumulte des plaisirs d'une société corrompue. Quand je m'abandonnois au désordre de mes passions , je avoue à ma honte , j'avois de petits instans de joye : ce n'étoit point à la vérité , de cette joye douce & pure que l'on sent

160 DES HOMMES.

mieux qu'elle ne s'exprime ,
que l'on goûte dès qu'on est sûr
d'être irréprochable , & qui
accompagne si bien la vertu jus-
ques dans la persécution. C'é-
toit une ivresse qui portoit le
trouble dans mon ame , plutôt
que la sérénité ; qui m'étour-
dissoit sur les suites de mes
égaremens , sans me laisser le
tems d'en jouir. Quelle diffé-
rence entre ma situation pré-
sente , & celle où je me trou-
vois alors ! J'étois sans cesse
occupé à des inutilités , ou à des
erreurs. Aujourd'hui , je songe
aux moyens de me rendre
essentiel. Je me vois heureux ,
parce que je suis devenu meil-
leur. Je veux du bien à mes
semblables , je leur en fais
quand je puis. On ne me voit
ni tromper ceux que j'aime ,
ni faire de mal à ceux qui me

haïsser
heureu
point d
le cher
double
mainte
assez e
pour po
cher de
que des
« Qu
» ne , é
» di , *
» lui de
» juste !
» qu'il e
» son ét
» ceux q
» se voi
& des
j'étois
inviola

haïssent. S'il est un état plus heureux que celui-là, ce n'est point dans l'humanité qu'il faut le chercher. Je dois donc redoubler d'efforts pour m'y maintenir ; & ne point être assez ennemi de moi-même pour perdre mon tems à chercher des fleurs où il ne croît que des ronces.

« Quand un homme s'examine , écrivoit Usbeck à Rhedi , * quelle satisfaction pour lui de trouver qu'il a le cœur juste ! ce plaisir, tout sévère qu'il est, doit le ravir. Il voit son être autant au-dessus de ceux qui ne l'ont pas, qu'il se voit au-dessus des tigres & des ours. Oui, Rhedi, si j'étois sûr de suivre toujours inviolablement cette équité

162 DES HOMMES.

» que j'ai devant les yeux, je
 » me croirois le premier des
 » hommes. »

Il me semble que je commen-
 ce à m'enhardir. Les réflexions
 viennent en foule, & vont me
 mener encore plus loin. Je dis
 que toutes nos vertus dérivent
 de notre amour propre, parce
 que c'est lui qui nous apprend
 à connoître la gloire, & que
 nous ne sommes vertueux que
 pour la gloire de l'être. C'est
 pour cette gloire que Lucrece
 se punit elle-même du crime
 de son prince; & que Virginius
 plongea un poignard dans le
 sein de sa fille, ne trouvant
 point d'autre moyen de la souf-
 traire à la fureur impudique
 d'un décemvir tout puissant.
 actions qui, selon nos mœurs,
 tiennent de la barbarie, mais
 qu'on ne peut disconvenir être

des eff
 & de
 tant qu
 avoir d
 la vert
 abstra
 qu'elle
 fort bea
 mes ne
 Pascal l
 dont les
 mes, n'
 propre,
 bonne f
 Je fai
 beaucou
 la vertu
 de l'aim
 qu'on en
 ce désint
 mère, p
 choses n
 pourquoi
 nir ? po

DES HOMMES. 163

des efforts de grandeur d'ame & de vertu. Qu'on soutienne tant qu'on voudra qu'il peut y avoir des hommes qui n'aiment la vertu que pour elle-même, abstraction faite du bien-être qu'elle nous procure; c'est un fort beau paradoxe. Les hommes ne sont pas nés si généreux. Pascal lui-même, le sage Pascal, dont les vertus furent si sublimes, n'étoit pas exempt d'amour propre, & il en convenoit de bonne foi.

Je fais fort bien qu'il seroit beaucoup plus louable d'aimer la vertu pour elle-même, que de l'aimer pour les avantages qu'on en retire. Mais puisque ce désintéressement est une chimère, puisque les essences des choses ne peuvent changer; pourquoi crier? pourquoi gémir? pourquoi ne pas se con-

164 DES HOMMES.

tenter de la nature humaine ,
telle qu'elle est ?

Qu'on y fasse bien attention :
chercher à anéantir son amour
propre , est orgueil ; comme
chercher à éteindre ses passions,
est une passion,

J'aime & j'estime un homme
qui parle de ses bonnes qualités
aussi ingénûment que de ses
défauts ; parce qu'il n'a que de
l'amour propre. Je déteste & je
méprise un homme qui médit
sans cesse de lui-même ; parce
qu'il n'a que de l'orgueil.

Et qu'on ne s'imagine pas
que je veuille avilir ici l'amour
de la vertu ; ce n'est certaine-
ment pas en avoir une idée peu
avantageuse , que de se dire à
soi-même : la pratique de la
vertu n'est autre chose que
l'accomplissement de nos de-
voirs. Il faut donc que j'aime

cette v
l'aimer
si je la
reux , j
j'aurai
bles.

DES HOMMES. 165

cette vertu ; car dès que je
l'aimerai , je la pratiquerai ; &
si je la pratique , je vivrai heu-
reux , je serai content de moi ,
j'aurai l'estime de mes sembla-
bles.



CHAPITRE XV.

Développement.

REPONDS-MOI, fanatique, où as-tu pris que l'amour propre étoit une imperfection dans la nature humaine ? Est-ce de ton noir cerveau qu'est sortie cette idée sublime ?

C'est l'amour propre qui, en avertissant l'homme de sa perfectibilité, a donné, pour ainsi dire, une nouvelle vie à l'univers. C'est lui qui a dit à l'homme : souviens-toi que tu as une âme, & que c'est la raison dont elle est douée, qui te distingue entre les animaux. Fais un noble effort, élève-toi au-dessus de toi-même, & que le monde entier devienne le théâtre de ta gloire.

DES HOMMES. 167

A la voix de l'amour propre, l'homme ému se réveille, comme s'il sortoit d'un profond assoupissement. Il ouvre les yeux, il se considère avec surprise, il se lève, il voit autour de lui les matériaux que la nature lui a préparés, il admire, il réfléchit, il combine. L'action succède bientôt à l'étonnement. Il veut commencer son grand ouvrage; mais il éprouve d'abord une impuissance qu'il ne peut définir. L'amour propre reparoit, & amène la philosophie au secours de l'homme. Celui-ci marche au-devant d'elle, une tendre émotion s'empare de ses sens, il l'aime déjà. Elle s'adonne d'abord, comme pour l'appivoiser. Elle lui sourit, l'embrasse. Il éprouve aussitôt l'efficacité de sa présence. Elle épure & adoucit ses

168 DES HOMMES.

mœurs. Elle éclaire son entendement ; elle dirige toutes ses opérations. Elle lui enseigne l'art de se connoître soi-même, & de connoître les êtres qui l'environnent. Déjà l'esprit humain fermente. L'univers est en mouvement. On bâtit des cabanes, on forme des sociétés, une famille entière se rassemble sous un même toit. Le plus sage de la famille fait des loix, & les autres s'y soumettent. La paix régné avec la philosophie. Les liens d'un amour pur & durable enchaînent le genre humain devenu susceptible de morale & de discipline. Bien-tôt la philosophie leve la main, & commande à l'homme de fixer ses yeux vers le ciel. Le voile qui étoit entre le ciel & lui tombe aussitôt. Tout se découvre. L'homme connoît la figure

re,
rence
aux h
astres
sembl
sa vû
des in
pénétr
secrèts
les ré
leurs g
qui est
mense
qu'il ha
décomp
en comb
la trans
l'histoire
ses yeux
immuable
nement ;
ripes ; &
conçoit
ons pass
re

DES HOMMES. 169

re, le diamètre & la circonférence de la terre. Déjà il monte aux hautes sciences. En vain les astres, par leur éloignement, semblent vouloir se dérober à sa vûe. L'industrie lui apporte des instrumens qui l'aident à pénétrer dans les plus profonds secrets de la nature. Il apprend les révolutions des planetes, leurs grandeurs, la distance qui est entre elles, l'espace immense qui les sépare de celle qu'il habite. Il fait le prisme, & décompose la lumiere. Il devine en combien de minutes le soleil la transmet à la terre. Toute l'histoire du ciel est présente à ses yeux. Il approfondit les loix immuables de ce vaste gouvernement; il en observe les principes; & l'expérience à la main, il conçoit les causes des révolutions passées, & prédit les futures.

H

tures. Il analise ce météore effrayant dont les écarts font tant de ravages dans le monde physique , & recherche les moyens de s'en garantir. Il ose approcher des cieux, il les interroge , il suppose , il mesure ; vous diriez qu'il va se perdre dans les nues. Mais , ces opérations finies , il revient dans son élément. Alors un nouveau spectacle brille à ses yeux. La philosophie ordonne à la terre d'ouvrir ses abîmes , & montre du doigt les trésors précieux que celle-ci renferme dans son sein. Elle dit à l'homme que ces richesses lui sont destinées , & l'amour propre le fait croire à l'homme. Nouvelle fermentation dans les esprits. Cent millions de bras sont employés à fouiller la terre. On cultive , on sème , on recueille. Les

scien
sont
couv
bond
ble d
heur
ges p
Ma
de tan
étoit-e
à la do
teres ?
dois p
ce que
l'état
science
aux ho
de l'igr
tale rév
sur notr
De to
de conn
le plus
fait le p

DES HOMMES. 171

sciences, les arts, le commerce sont en vigueur. Les mers sont couvertes de vaisseaux, & l'abondance, compagne inséparable de l'industrie, fait le bonheur de ceux qui sont assez sages pour n'être pas insatiables.

Mais l'homme avoit-il besoin de tant de sciences? Sa félicité étoit-elle uniquement attachée à la découverte de tous ces mystères? Je n'en fais rien, & je ne dois pas m'en inquiéter. Tout ce que je fais, c'est que dans l'état où sont les choses, la science est devenue si nécessaire aux hommes, que le triomphe de l'ignorance seroit la plus fatale révolution qui pût arriver sur notre terre.

De toutes les parties du monde connu, l'Europe est celle qui a le plus de mouvement, & qui fait le plus parler d'elle, parce

172 DES HOMMES.

que l'amour propre de ses habitans est plus actif que celui des autres peuples. Les nations européennes apprennent tout, jusqu'à l'art de se détruire avec adresse, & de se défendre avec courage : ce qui entretient dans les esprits une fermentation admirable, sans que l'on remarque qu'il y périclite plus de monde que dans les autres endroits. En France particulièrement, il faut de l'art & de la politesse partout. Deux hommes se saluent fort poliment, quand ils prennent leurs armes pour se couper la gorge.

Une curiosité agissante, inquiète & inépuisable est donc la passion dominante de l'Européen. Soins, travaux, dangers, rien ne le rebute. Il n'y a rien qu'il ne franchisse, pour parvenir à s'éclairer. Lorsque

le p
parc
de l
célèb
connu
ce de
Reaur
de Fra
pas un
une id
europé
phiscie
Et qu
propre
ropéans
savans c
ils sont
doux, p
nains.
Caligu
omere
e pape
rodigue
om) dé

DES HOMMES. 173

le phisicien Muffchembroeck , parcourant les routes obscures de l'électricité , découvrit ce célèbre & terrible phénomène , connu sous le nom d'*expérience de Leyde* , il écrivit à M. de Reaumur que pour le royaume de France , il ne s'exposeroit pas une seconde fois. On auroit une idée bien fausse du génie européen , si on pensoit que le phisicien tînt sa parole.

Et qu'arrive-t-il de cet amour propre singulier ? Que les Européens en général étant plus savans que les autres peuples , ils sont en même tems plus doux , plus polis & plus humains.

Caligula vouloit supprimer Homere , Virgile & Tite-Live. Le pape Grégoire le grand (on prodigue quelquefois ce sur-nom) défendit aux chrétiens la

174 DES HOMMES.

lecture des ouvrages de Ciceron , sous peine d'excommunication. Paul II. autre pape , déclara hérétiques tous ceux qui , par jeu ou sérieusement , oseroient proférer le seul mot d'académie ou d'université. Un empereur incendiaire , Leon Isaurique , voulut bien , par bonté pour le genre humain , se donner la peine de brûler la fameuse bibliothèque de Constantinople. Ce n'est certainement pas la faute de ces princes si nous ne sommes point aujourd'hui stupides , ignorans & barbares. Ce sera un beau spectacle que l'univers , quand il sera peuplé de bigots , ou gouverné par des rois imbéciles.

Pourquoi si peu d'émulation & tant de stupidité dans les pays où règne le despotisme ?

C'e
escl
qu'
jour
nois
que
chos
c'est
resse
empo
tuent
qu'ils
Ca
contra
n'est f
humai
naissan
nemen
c'est-à
les mor
très-bie
gereux
vînsser

DES HOMMES. 175

C'est que tout homme y est esclave, & qu'on n'y connoît qu'un maître qui s'oppose toujours à ce que les hommes connoissent leurs avantages : c'est que le code des loix n'est autre chose que la tête du souverain : c'est que les princes despotes ressemblent à certains animaux empoisonnés, dont on dit qu'ils tuent l'homme avant même qu'ils le voyent.

Car comme le despotisme est contraire à la nature ; qu'il n'est fondé que sur l'ignorance humaine, & que l'on perd, en naissant sous un pareil gouvernement, la qualité d'homme, c'est-à-dire, de créature libre ; les monarques despotes sentent très-bien qu'il seroit fort dangereux que leurs sujets se souvinsent qu'ils ont une ame.

CHAPITRE XVI.

François premier. Charles quint.

Tout est perdu , hormis l'honneur , écrivoit François premier après la bataille de Pavie. Voilà de l'amour propre, & voici de l'orgueil.

Charles - quint , possédé de cette belle chimère qu'on nomme *monarchie universelle* , s'imagina être en pouvoir de renverser tout ce qui s'oppose à ses projets ambitieux , & médita d'entrer en Provence. On lui fit en vain des représentations contre cette entreprise. Au lieu d'écouter les sages de son conseil , il dit à Paul Jove son historien : *faites provision d'encre & de papier ; je vais vous tailler bien*

DES HOMMES. 177

de la besogne. L'empereur tente ensuite le siège de Marseille, se trouve repoussé de toutes parts, voit périr presque toute son armée, & finit par se retirer honteusement : belle besogne pour un historien adulateur !

Avant de rapporter ce trait, j'ai dit qu'on y trouveroit de l'orgueil : je me suis trompé : on n'y voit qu'une vanité puérile.



CHAPITRE XVII.

La politesse appréciée.

IL me semble que l'amour propre a été le vrai pere de la politesse. On aima d'abord à paroître aimable. Il se trouva ensuite des hommes qui voulurent paroître plus aimables que les autres. On inventa des moyens de se rendre tels qu'il falloit être pour plaire, & on plût en effet.

A en juger par nos manieres aimables & nos mœurs dépravées, ne diroit-on pas que les hommes ont inventé la politesse, pour ne point se donner la peine d'être vertueux ?

Je crois que toutes les vertus sociales prises ensemble, com-

DES HOMMES. 179

posent les branches d'un grand arbre, dont la bonne foi est le tronc, la politesse l'écorce.

Le diamant faux a presque toujours plus d'éclat que le fin : aussi la politesse a-t-elle plus d'éclat que la vertu.

La politesse d'usage n'est point l'humanité, mais le mensonge de l'humanité. J'aborde un *monseigneur* ; & la première chose qu'il m'apprend, c'est qu'il est mon serviteur très-humble ; tandis que je suis sûr, & que lui-même est prêt à me prouver qu'il n'en est rien.

Mais j'aime beaucoup mieux voir les hommes employer pour se parler les uns aux autres cette art piperesse & mensongere, ces inclinations serpentées, dont parle notre aimable Montagne ; j'aime beaucoup mieux les voir s'aborder avec ces manieres

180 DES HOMMES.

douces & agréables, ces innocentes flatteries, lesquelles l'homme sensé réduit toujours à leur juste valeur, que de les voir s'égorger mutuellement pour des vérités brusques.

Il y a une politesse générale que tout le monde sent, & qui est connue de tous les peuples qu'on accuse de n'avoir que la figure humaine. C'est quelque chose de vrai, d'uni, de naturel, qui consiste plutôt dans la bonne volonté, que dans l'apparence. Selon ce principe, un quaker est peut-être plus poli que tous nos agréables ensemble.



CH

C

petite
franço

Nor

propres

nous t

de bar

étions

siècles.

que no

jourd'h

peuple

Quand

luxé, à

esprit, à

mœurs n

pas poss

CHAPITRE XVII.*Excursion.*

CETTE pensée me conduit tout naturellement à une petite excursion sur les mœurs françoises.

Nous avons eu assez d'amour propre & de bon sens pour nous tirer de ce misérable état de barbarie dans lequel nous étions plongés depuis tant de siècles. Mais cela suffit-il pour que nous nous regardions aujourd'hui comme le premier peuple du monde connu ? Quand nous pensons à notre luxe, à nos talens, à notre esprit, à notre politesse, à nos mœurs mêmes, nous ne croyons pas possible qu'il y ait sous un

182 DES HOMMES.

autre hémisphère des gens aussi heureux & aussi sages. Pauvres aveugles que nous sommes ! rejettons les conseils trop flatteurs de la vanité ; & nous verrons qu'il nous reste en effet le triste avantage d'avoir surpassé les autres nations en tout ce qui est nuisible ou inutile au bonheur de l'humanité.

Nous avons été frappés d'étonnement en voyant dans la nation chinoise un peuple aussi éclairé & presque aussi sage que nous ; oserions-nous dire que la beauté de sa morale & de sa politique ne vaut pas nos sciences frivoles & nos arts agréables, & soutiendrons-nous qu'ils sont plus propres à rendre les hommes heureux ? Mortifions un peu notre amour propre en faisant attention que nous étions dans l'ignorance la

plus h
Chino
suite d
par leu
loix à l
O F
tant de
nation
chant p
éteindr
re ; vo
plaisirs
horreur
niffiez e
admiral
ette h
vous di

* Rien n
cette bar
ous penda
ix écrites
omme avo
ole , &
pouvoit
toit autre

DES HOMMES. 183

plus humiliante, * lorsque ces Chinois, depuis une longue suite de siècles, étoient en état par leurs mœurs de donner des loix à l'univers.

O France ! nation illustre par tant de malheurs & de succès ; nation unique, dont le penchant pour la volupté, ne peut éteindre la passion pour la gloire ; vous qui savez allier les plaisirs de la galanterie avec les horreurs de la guerre ; qui réunissez en vous, par un accord admirable, cette politesse & cette humeur belliqueuse qui vous distinguent si avantageu-

* Rien ne prouve mieux cette ignorance de cette barbarie, que le long espace de temps pendant lequel nous avons manqué de loix écrites. Quand on vouloit savoir si un homme avoit le droit de faire telle ou telle chose, & pourquoi il avoit ce droit, on pouvoit consulter que l'usage. La loi étoit autre chose que la coutume.

184 DES HOMMES.

fement entre les nations européennes ; c'est en vain que vous croyez être la première du monde. Ce ne sera point dans les derniers siècles que vous trouverez votre gloire. Vous avez terni l'éclat de celui de la philosophie & des lettres. N'allez donc point chercher indistinctement dans vos fastes de quoi en imposer aux étrangers. Vous pourriez trouver de quoi vous couvrir d'opprobre & d'ignominie. La France a eu un Louis XII. & un Henri IV. un d'Amboise & un Sully ; mais n'a-t-elle pas eu des Tiberes & des Séjans , des sujets rebelles & des prêtres fanatiques ? Vous avez eu un Louis XII ; & parce qu'il étoit économe , parce qu'il pleuroit quand il étoit obligé de demander des subsides à son peuple , vous l'avez tourné en

DES HOMMES. 185

ridicule. Vous avez eu un Henri IV ; & parce qu'il avoit l'esprit de tolérance & d'humanité , vous lui avez plongé un couteau dans le sein. Jugez-vous , & voyez si vous méritez d'être heureuse. Que si vous aimez tant à humilier les autres peuples , ils vous traîneront au tribunal de la raison ; & là , on vous citera l'affassinat de trois rois , & le massacre de cent mille citoyens sacrifiés à l'ambition & au fanatisme. Mais que dis-je ? Brulez sans pitié cette partie de votre histoire , la plus curieuse & la plus deshonorante. Que toutes vos fureurs passées , & jusqu'au nom même de la ligue , demeurent ensevelies dans un éternel oubli. François , vous êtes aimables comme les Grecs ; devenez sages comme les Romains. Si vous

186 DES HOMMES.

ne voulez pas fuivre ce conseil , la place que vous tenez dans le monde est assez brillante ; contentez-vous-en , sachez vous apprécier , & taifez-vous sur les barbares.

Il est vrai pourtant que nous avons montré tant d'amour propre à nos voisins , qu'ils en ont conçu de l'orgueil. Nous les avons surpassés en tant de genres , qu'ils ont plutôt songé à nous haïr , qu'à regarder s'ils n'avoient point eux-mêmes de très-grandes parties dans lesquelles ils nous surpassoient. Notre air triomphant en impose. Nous sommes jaloux de toute l'Europe ; & peut-être est-ce sur ce seul fondement qu'elle s'est tant de fois liguée contre la France. Ne seroit-ce pas une preuve que celle-ci a quelque mérite ?

DES HOMMES. 187

Si le mérite d'une nation se mesure par le petit nombre de citoyens à charge ou inutiles que le gouvernement y souffre, j'ai peur que nous ne soyons une des dernières nations de l'Europe. On ne me niera point que la France est plus abondamment peuplée que tout autre royaume, de citoyens oisifs. Je les ai rangés sous trois classes, dont il faut faire la revûe.

Première classe. Nous avons tous ces beaux esprits dédaigneux, dont toute l'ambition se borne à vouloir être membres inutiles de nos célèbres académies, qui ne cherchent qu'à jouir des honneurs attachés à la littérature, sans se donner la peine de s'en rendre dignes; qui ne travaillent ni pour la gloire de la patrie, ni pour le bien de la société, ni

188 DES HOMMES.

pour l'accroissement des sciences, qui pensent avoir assez fait quand ils ont prononcé un discours académique d'où le naturel & le bon sens sont le plus souvent bannis; qui enfin, dès qu'ils ont pris séance, se reposent tranquillement à l'ombre des lauriers dont le prince leur a fait un don gratuit. Je puis joindre à cette classe tous les écrivains à petits talens, dont la plume mercénaire se prostitue chaque jour au premier qui la paye, ou cette foule d'auteurs obscurs qui fatigue le public par de dangereux ou insipides ouvrages, contre lesquels l'esprit & le cœur ne peuvent trop se mettre en garde. Si on trouve que je dis trop librement ma pensée, je prie qu'on se souvienne que le pays des lettres est une république.

DES HOMMES. 189

Seconde classe. Nous avons tous ces descendans d'hommes illustres qui ne veulent ressembler à leurs ancêtres que par le nom, tous ces fainéans de grande maison qui se contentent de la gloire de leurs ayeux. Nous serions bien fots, disent-ils, de nous fatiguer à semer, tandis que nous pouvons recueillir. Qu'avons-nous besoin de chercher les dangers, tandis que les plaisirs & le repos nous offrent une vie longue & heureuse ? Pourquoi nous faire estropier, en courant à une immortalité que nos peres ont acquise pour nous ? Leur célébrité ne doit-elle pas suffire à leurs descendans, comme un patrimoine honnête doit suffire à des enfans économes ? Le sang des grands hommes coule dans nos veines : leur nom, que nous avons soin

de porter, nous distingue assez du vulgaire. Gens timides & orgueilleux qui aiment mieux usurper une portion de gloire dont il ne leur appartient rien, que de courir les risques d'en acquérir une qui leur appartiendrait en propre.

Troisième classe. Nous avons tous ces gentilshommes, aussi indigens que paresseux, sans émulation comme sans pain, qui préfèrent des jours oisifs où ils ne voyent que de la misère, à des jours laborieux où ils trouveroient de l'aisance ; qui aiment mieux mourir de faim en contemplant leurs titres & leurs armoiries, que de vivre avec honneur en acquérant des talens utiles. La misère est un monstre qui se cache toujours, parce qu'il connoît sa difformité ; mais quand il est

DES HOMMES. 191

forcé de paroître , & qu'il faut
seulement un peu de courage
pour l'anéantir , n'est-ce pas
une lâcheté infamante que de
le laisser vivre ?

Outre ces trois classes parti-
culieres , il faut encore consi-
dérer cette foule de spéculatifs
indolens qui traînent une vie
aussi à charge aux autres , qu'i-
nutile à eux-mêmes. Tous les or-
dres de la société fourmillent
de ces gens qui ne savent ce que
c'est que l'esprit de leur état.
Ils cherchent des têtes , & je ne
vois que des décorations & des
machines.

Je ne parle point dans ce dé-
nombrement , d'une autre es-
pèce d'êtres plus à charge , &
plus inutiles à la société.

J'en ai dit deux mots dans
mon petit chapitre qui contient
quelques idées philosophiques sur le
célibat , & on doit m'entendre.

CHAPITRE XIX.

Le petit-maître Moscovite.

ON dit que chaque nation a ses ridicules ; je le veux bien croire. Mais je doute fort qu'aucune nation en ait un aussi grand nombre & d'aussi singuliers que la nôtre. Je m'entretenois un jour avec un homme moins jeune que moi (ceci est remarquable) sur les irruptions des Anglois dans la France. Après avoir rappelé plusieurs époques des guerres malheureuses du quinzième siècle, je commençois à lui parler de la fameuse Jeanne d'Ark, quand tout-à-coup il m'interrompit & me demanda d'un air inquiet : *étoit-elle jolie , cette pucelle d'Orléans*

leans
deme
patrie
Ce
tions
une f
mond
nier c
fourci
d'un
du ro
cent c
Je
le dén
les ; m
qui ne
cule p
chez c
Per
ardent
de pol
nir à
fer av
imagin

DES HOMMES. 193

leans ? Je lui répondis froidement qu'elle avoit sauvé la patrie.

Cet homme à petites questions auroit été fort bien avec une femme très-connue dans le monde, laquelle porte un panier de six pieds, une paire de sourcils factices de la largeur d'un doigt chacun, du blanc, du rouge, trois mouches & cent douze ans.

Je n'ai pas le courage de faire le dénombrement de nos ridicules; mais je rapporterai un trait qui nous fera voir que le ridicule peut être fort dangereux chez certains peuples.

Personne n'ignore le désir ardent qu'avoit le czar Pierre de polir ses sujets: pour parvenir à cette fin & les familiariser avec les autres nations, il imagina de leur faire imiter les

194 DES HOMMES.

façons , les habillemens & le ton de chaque pays. Un Russe, qui avoit voyagé en France, s'avisa de prendre un jour les ajustemens d'un petit-maître , & se mit à le contrefaire en place publique. Il avoit cru que ce spectacle paroîtroit admirable à tout le peuple moscovite. Mais il s'étoit trompé. Le peuple n'entendit point la plaisanterie. On ne soupçonna pas même qu'il pût y avoir au monde des hommes de cette espèce , & on crut bonnement que l'acteur vouloit imiter le singe : ce que c'est qu'une nation ignorante & barbare ! Quelques - uns penserent d'abord qu'il avoit eu dessein de les tromper & de se moquer d'eux , en les faisant applaudir à de véritables fingeries. Bientôt cette idée devient générale ;

DES HOMMES. 195

la colere s'allume de toutes parts, on se jette avec furie sur le finge, & on le traîne jusqu'au palais de l'empereur. On alloit le déchirer & le mettre en pièces, lorsque sa majesté czarienne, entendant un grand bruit, mit la tête à la fenêtre, demanda la cause de cette émotion populaire, & promit de faire justice. Quand elle fut instruite, elle eut beaucoup de peine à garder sa gravité : mais elle eut beau haranguer l'assistance, il ne fut pas possible de faire croire au peuple qu'il y avoit dans un royaume policé des hommes qui faisoient gloire d'être extravagans. L'empereur fut obligé, pour sauver l'acteur des mains de la populace, de l'envoyer en prison chargé de fers. Voilà une nation barbare toute pleine de bon sens.

CHAPITRE XX

& dernier.

APRE'S avoir suivi l'amour propre dans ses divers développemens , il faut en faire connoître les propriétés & les avantages.

Pourquoi principalement l'amour propre doit-il paroître si précieux & si estimable aux yeux des hommes ? C'est qu'il est commun à tous les états de la vie. Depuis le monarque jusqu'à l'artisan , il n'y a pas une créature raisonnable qui ne le connoisse. Il vient consoler l'artisan dans sa misère , comme il console le monarque dans ses inquiétudes. C'est ici qu'on voit que l'être suprême a gravé ce sentiment dans le cœur de tous

les
con
bles
vrai
pou
vile
com
font
vil e
rons
nous
l'amo
quand
de fai
avant
le bien
former
& de s
bitrair
dans l
mande
fer tro
bileté
voir le

les hommes, pour les soutenir contre les aduersités inféparables de notre nature. S'il est vrai que ceux qui sont faits pour gouverner une société civile, soit comme princes, soit comme simples législateurs, sont plus à plaindre que le plus vil esclave, nous ne manquons pas de preuves de ce que nous avançons sur l'utilité de l'amour propre. Et certes, quand il s'agit de proposer ou de faire des loix, non pour son avantage particulier, mais pour le bien général; de songer à former un bon gouvernement, & de s'éloigner du pouvoir arbitraire qui entre si facilement dans l'esprit de ceux qui commandent; de ne point se laisser tromper par la perfide habileté d'un ministre, & de prévoir les cas où les loix peuvent

198 DES HOMMES.

être abusives; de choisir des gens savans & désintéressés pour donner la sanction aux loix mêmes , & de condamner le luxe & les superfluités excessives qui sont autant d'obstacles au bonheur du genre humain ; de connoître exactement les forces d'un état pour ne point trop charger les citoyens , & de fuir les caresses trop séduisantes des flatteurs , pour appeler la vérité qui s'écarte volontiers du trône & n'en approche qu'en tremblant ; quand il s'agit , dis-je , de prendre garde à tant de choses à la fois , on est bien loin de goûter du repos.

Si un prince fait éclater chaque jour de nouvelles bontés pour son peuple , c'est une preuve que ses travaux & ses peines augmentent chaque jour. Si les hommes bénissent la mé-

moi
une
mier
vre
çois.
mir
des
vaill
dimi
le ca
deve
fance
men
pieds
nom
l'on
solen
mêm
ce fo
tous
les po
médi
ponse
le fro

moire d'un législateur , c'est une preuve qu'il a été le premier esclave de sa patrie. J'ouvre les fastes de l'empire françois. Je vois un Louis XII. gémir d'être réduit à demander des subsides à ses sujets , travailler avec son ministre à la diminution de ces subsides , & le cabinet du pere du peuple devenir une étude de bienfaisance envers ses enfans. Vainement la médifance lui crie aux pieds du trône que sa sage économie est traitée d'avarice , que l'on pousse l'ingratitude & l'insolence jusqu'à jouer le roi lui-même sur les théâtres. Le prince sourit majestueusement , à tous ces discours offensans pour les petites ames , & terrasse la médifance par cette seule réponse digne d'être gravée sur le frontispice des palais des rois.

200 DES HOMMES.

« J'aime bien mieux hélas ! que
 » mon peuple se divertisse de
 » mon économie, que de le voir
 » gémir de mes prodigalités. »
 C'est lui encore qui ordonne aux
 magistrats dépositaires du pou-
 voir législatif, » de juger toujours
 » selon la loi , malgré les ordres
 » contraires à la loi , que l'im-
 » portunité pourroit arracher. »
 C'est lui enfin qui dit à ceux qui
 lui conseilloient de fausser ses
 promesses ; « que quand la bon-
 » ne foi seroit bannie de l'uni-
 » vers , elle devroit toujours se
 » retrouver dans la bouche des
 » rois. »

Mais un autre spectacle at-
 tire mes regards. C'est Henri
 le grand que je vois combat-
 tant contre les rebelles sous les
 murs de sa capitale ; nourrissant
 lui - même ses assiégés ; ayant
 autant de pitié d'eux qu'ils ont

de ha
 traîn
 heurs
 mes &
 manc
 vêtém
 enner

* On
 ce qu'i
 Amiens
 » que j
 » n'ai
 » puisse
 » que j
 » toutes
 » au co
 » versée
 » soupe
 » pour
 » de rie
 » qu'il
 » reçu d
 l'espere
 d'avoir
 prince da
 des chose
 les yeux
 en conno
 ifs.

DES HOMMES. 201

de haine & de mépris pour lui ;
traînant avec soi tous les mal-
heurs qui éprouvent les hom-
mes & qui font les grands rois ;
manquant de nourriture & de
vêtemens ; * pardonnant à des
ennemis qu'il pouvoit punir

* On ne peut lire sans attendrissement
ce qu'il écrivoit quand il étoit devant
Amiens. « L'état où je me trouve est tel ,
» que je suis fort proche des ennemis , &
» n'ai quasi pas un cheval sur lequel je
» puisse combattre , ni un harnois complet
» que je puisse endosser. Mes chemises sont
» toutes déchirées , mes pourpoints troués
» au coude. Ma marmite est souvent ren-
» versée ; & depuis deux jours , je dîne &
» soupe chez les uns & les autres. Mes
» pourvoyeurs disent n'avoir plus moyen
» de rien fournir pour ma table , d'autant
» qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont
» reçu d'argent. » *Mémoires de Sully. tom. 1.*
J'espère qu'aucun François ne me reprochera
d'avoir si souvent rappelé le nom de ce
prince dans le cours de cet ouvrage. Il est
des choses qu'il faut toujours remettre sous
les yeux des rois & des sujets , afin qu'ils
en connoissent mieux leurs devoirs respec-
tifs.

fans blesser la justice, & finissant des jours si pénibles par une mort Je ne puis achever : pourquoi revenir encore à un fanatisme abominable, dont la seule idée fait verser des larmes?

Et aujourd'hui même, ne voyons nous pas un STANISLAS LECZINSKI, monarque doué de plus de vertus qu'on n'en peut attendre de l'humanité, réduit à verser ses bienfaits sur une seule province; lui qui méritoit de faire le bonheur, je ne dis pas d'un grand empire, mais du monde entier, si le monde entier pouvoit être gouverné par un sage?

Descendons maintenant quelques degrés plus bas. Ces magistrats si appliqués qui passent les jours & les nuits à veiller au bien de l'état & à la tranquillité du citoyen; qui ne connoissent

d'au
renco
celu
du p
ils?
un r
vail,
vail
cas
des
méd
du p
rédu
vérité

* Le
malgré
qui fut
voulut
présiden
lard lui
grand p
Au reste
roi, mor
qu'on e
on voit
semble-

DES HOMMES. 203

d'autre passion que celle de se rendre utiles, d'autre plaisir que celui d'être chéris & respectés du peuple : comment vivent-ils ? Quel bien-être leur procure un rang où il n'y a que du travail, pour récompense du travail même ; où l'on est dans le cas d'essuyer continuellement des dégoûts , parce qu'étant médiateurs du peuple auprès du prince , on est quelquefois réduit à porter au trône des vérités affligeantes ? *

* Le duc de Guise étant revenu à Paris , malgré les défenses expresses de Henri III , qui fut obligé d'en sortir lui-même ; voulut voir Achilles de Harlay , premier président du parlement. Ce vénérable vieillard lui dit avec une majesté sévère : *c'est grand pitié , quand le valet chasse le maître. Au reste , mon ame est à dieu , mon cœur est au roi , mon corps est entre les mains des méchans : qu'on en fasse tout ce qu'on voudra. Quand on voit de pareils traits , l'humanité ne semble-t-elle pas être au-dessus d'elle-même ?*

204 DES HOMMES.

Et ces grands généraux d'armée , ces guerriers patriotes , qui prodiguent leur sang pour la défense & l'honneur de leur pays ; quel avantage retirent-ils de tant de sacrifices ? Combien d'entr'eux n'en a-t-on pas vu mourir hors de la faveur ? *

Je le demande encore. Quelle consolation reste-t-il au prince attentif , au magistrat intègre , au guerrier citoyen ? L'amour propre , c'est-à-dire , le plaisir de faire du bien à la patrie , & de savoir que tôt ou tard la patrie en dira d'eux.

C'est sans doute la considération de l'utilité de l'amour propre qui fait dire au disciple de Montagne , lorsqu'il parle des

* Le maréchal de Villars connoissoit bien la cour , quand il disoit à son prince : *Je vais combattre vos ennemis , & je vous laisse au milieu des miens.*

DES HOMMES. 205

devoirs des souverains , qu'il
est permis de juger ceux-ci
après leur mort. « C'est acte de
» justice , dit-il , d'examiner
» leur vie , quand ils ne sont
» plus. C'est une usance très-
» juste , très-utile , qui apporte
» de grandes commodités aux
» nations où elle s'observe , &
» qui est désirable à tous bons
» princes qui ont à se plaindre
» de ce qu'on traite la mémoire
» des méchans comme la leur . .
» Ce que la justice n'a pu sur les
» têtes des souverains , comme
» étant maîtres des loix , c'est
» raison qu'elle le puisse sur
» leur réputation . . . Ceux qui ,
» pour quelque obligation pri-
» vée , épousent la mémoire
» d'un prince méchant , font
» justice particuliere , aux dé-
» pens de la publique. O la bel-
» le leçon pour le successeur ,

206 DES HOMMES.

» si ceci étoit bien observé ! *

Que conclure de ces observations ? Que l'amour propre est un sentiment inséparable de l'humanité ; qu'étant un don nécessaire de la nature , loin d'être un vice , il est réellement une perfection ; qu'on doit le regarder comme le

* Charron. De la Sageffe. liv. 3. ch. 16. L'usage dont parle ici ce philosophe fut long-tems observé en Egipte , au rapport de Diodore de Sicile. Dès qu'un roi étoit mort, son corps étoit exposé au milieu de la place publique , & chacun avoit la liberté de le louer , ou de le blâmer , selon qu'il le méritoit ; & si ses vices l'emportoient sur ses vertus , sa mémoire étoit détestée. Tant que dura cette pratique , dit le même Diodore de Sicile , l'Egipte jouit d'une très-longue & très-profonde tranquillité.

Il est vrai qu'un pareil exemple devoit faire une impression bien vive sur l'esprit du successeur ; piquer ainsi l'amour propre c'est en connoître toutes les ressources , c'est dire aux hommes : nous voulons absolument que vous soyez vertueux. Et en effet , il faut alors , ou qu'ils le deviennent , ou qu'ils soient stupides.

! * véritable auteur de la société ,
 ser- comme un grand ressort, qui, par
 pre le mécanisme le plus sublime ,
 e de fait mouvoir toutes les parties
 don du gouvernement civil ; & que
 loin puisque telle est la puissance
 elle- d'un instinct annexé à la na-
 u'on ture humaine pour son bonheur
 e le & sa conservation , nous n'a-
 — vons besoin dans la conduite
 ch. 16. de cette vie , que de joindre la
 he fut sageffe à notre amour propre.
 port de Mais après m'avoir entendu
 t mort, faire l'apologie de notre amour
 a place propre , ne me demandera-t-on
 é de le point les moyens de le rectifier,
 le mé- de le réduire à de justes bornes ?
 sur ses Depuis que tant d'habiles
 ant que gens ont donné aux hommes
 Diodore les préceptes sur la connois-
 s-longue sance de soi-même , on n'a
 e devoi point remarqué qu'ils se soient
 r l'espi mieux connus qu'auparavant.
 propre r, il faut
 ces, c'est ou qu'il
 solumen on a fermé les yeux lorsque

208 DES HOMMES.

les génies supérieurs ont paru, ce ne fera certainement pas pour un petit philosophe obscur, qu'on changera de méthode. Un inconnu n'a guère plus de droit de corriger ses semblables, qu'un homme sans naissance n'en a de monter au trône. S'il y a quelque règle sur l'amour propre, c'est dans son cœur même que l'homme pourra la trouver. Le vrai secret de s'apprécier au juste, & d'économiser son amour propre, seroit de n'être jamais hors de soi, de se tenir sans cesse concentré au fond de son ame, d'examiner scrupuleusement les replis les plus cachés. Et le moyen d'être toujours avec soi-même ! Quand un homme ne voit chez lui que de la misère, il commence par chercher à s'étourdir sur ses propres maux ;

il lutte pendant quelque tems ;
 bien-tôt il se décourage , & il
 vient un instant où il fort avec
 le dessein de ne rentrer jamais.

Neméconnoissons donc point
 la nature. Elle nous a donné les
 sentimens de l'amour de nos
 semblables & de l'amour de
 nous-mêmes , dans la vûe de
 nous rendre heureux. Nous se-
 rons donc heureux ou malheu-
 reux , selon le bon ou le mau-
 vais usage que nous ferons de
 ces sentimens , selon que nous
 aurons les rectifier ou les dé-
 praver.

Que l'on transporte un hom-
 me de la constitution la plus
 saine & la plus forte , dans un
 endroit où régné un air empoi-
 sonné ; il succombera tôt ou
 tard. C'est ainsi qu'un cœur
 devenu méchant, déprave en lui
 ses meilleures dispositions. Il

210 DES HOMMES.

abuse de la bonne foi, il abuse de l'amour, il abuse de la religion, il abuse des loix. Mais gardons-nous bien de penser pour cela que l'amour propre & l'amour de nos semblables soient les ennemis du genre humain. Ils ont été les peres des talens & des vertus; & si tous deux ont causé des maux, tous deux ont embelli & éclairé l'univers.

HANC SOCIETATEM TOLLE, ET UNITATEM GENERI HUMANI QUA VITA SUSTINETUR, SCINDES. *Sen. de Ben.*

F I N.





TABLE

DES CHAPITRES

contenus dans cet ouvrage.

avertissement nécessaire. page 3

CHAP. I. *Les peuples.* 13

CHAP. II. *Les rois.* 21

CHAP. III. *Petit calcul de
la vie humaine.* 50

CHAP. IV. *Principes.* 53

CHAP. V. *Idées philoso-
phiques sur le célibat.* 63

CHAP. VI. *Traité du ma-
riage.* 69

CHAP. VII. *Beau paradoxe.* page 8

CHAP. VIII. *L'homme machine.* 8

CHAP. IX. *Le stoïcisme.* 9

CHAP. X. *Très - humbles remontrances aux hommes, sur la maniere dont ils se conduisent avec les femmes.* 10

CHAP. XI. *Songe moral.* 10

CHAP. XII. *Problème.* 11

CHAP. XIII. *Conversation avec un laboureur.* 11

CHAP. XIV. *Essai de mé-*

taphisique raisonnable. 138

CHAP. XV. *Développe-*
ment. 166

CHAP. XVI. *François*
premier Charles-quint. 176

CHAP. XVII. *La politesse*
appréciée. 178

CHAP. XVIII. *Excursion.* 181

CHAP. XIX. *Le petit-*
maître moscovite. 192

CHAP. XX & dernier. 196

Fin de la table.



